VOLUME VIII. WINNIPEG, MARDI, 7 SEPTEMBRE 1920 NUMERO 13

Adressez toute correspondance à "LA LIBERTE"

ABONNEMENTS:
Canada et Etats-Unis - $2.00
Union Postale - - - - $2.50

LA LIBERTÉ

Imprimé et publié par WEST CANADA PUB. CO. 619 Ave McMcDermot
Téléphones - - A 1816—A 18..

Directeur: HECTOR HEROUX

DIEU ET MON DROIT

A quand notre tour

La q[illegible] sociale devient de plus en plus angoissante et tous les éléments d'ordre s'efforcent d'endiguer le flot de bolchévisme qui menace le monde; il importe de rechercher la source du mal et d'y apporter les remèdes nécessaires.

La principale source du mal nous parait être dans la nature même du bolchévisme. Bolchévisme vient d'un mot russe qui veut dire *"en avoir plus"*. L'exploiteur sans coeur, en fièvre de jouissances qui dit: *"toujours plus"* est un bolchéviste, et l'ouvrier pris du même mal que lui fait écho en disant à son tour: *"toujours plus"* est aussi un bolchéviste.

L'inévitable aboutissant d'une pareille course est le saut dans l'abime d'une misère noire pour toutes les classes de la société.

Entre toutes les causes qui ont amené un tel état de choses et qui servent à l'entretenir la plus grave, sans contredit, est la disparition graduelle de la foi à la vie future. La vie présente est tout, la vie future ça n'existe pas; donc jouissons le plus possible. Comme l'excès des deux côtés est en sens inverse, la rupture doit se produire, et la misère envahir le monde, car, si la destruction peut enlever ce qu'ils ont à ceux qui possèdent, elle n'a jamais enrichi ceux qui détruisent.

Pour remédier à pareil mal il y a des conditions d'ordre matériel qu'il faut considérer avec soin en gardant tout son sang-froid. Mais si on ne considère que celles-là en faisant abstraction de la vertu surnaturelle de charité qui oblige tous les hommes à se reconnaitre comme frères, et à se traiter comme tels, on s'éloignera toujours de plus en plus de la solution pacifique, la seule qui peut remédier au mal dont se plaignent les bolchévistes de toutes les catégories.

La foi dans la vie future, sans être le seul élément de salut, n'en reste pas moins un élément nécessaire et entre tous le plus important. Tout ce qui détruit la foi éloigne la solution après laquelle le monde soupire, et comme l'école neutre est mortelle à l'idée du surnaturel, il faut nécessairement conclure que ceux qui l'imposent à un pays sont les pires ennemis de l'ordre social. Cette peste de l'école neutre a gangrené notre pays. De toutes les provinces du Canada, on le reconnait hautement, c'est la province de Québec qui se gare mieux du bolchévisme et c'est la seule qui a refusé jusqu'ici de se laisser contaminer par cette lèpre dégoûtante de l'école neutre. Ce fait ne devrait-il pas faire réfléchir les aveugles qui nous gouvernent?

Un pays protestant comme la Hollande a enfin compris cette vérité, et après cinquante ans d'oppression infligée à la minorité catholique qui tenait à garder à l'école son caractère confessionnel, elle vient de décider de laisser leur liberté aux catholiques.

En Angleterre, Monsieur Fisher, le Ministre de l'Instruction publique, a prononcé de son siége en Chambre, les paroles suivantes, que tous nos petits tyranneaux du Manitoba et d'ailleurs feront bien de méditer un peu:

"Jusqu'ici les catholiques sont gravement désavantagés par la loi. Ils doivent contribuer aux taxes qui alimentent le budget de l'enseignement supérieur public, mais ils ne bénéficient d'aucune des subventions que reçoivent les écoles protestantes. La réglementation actuelle doit changer, et les hautes écoles catholiques doivent obtenir de l'Etat le même concours qu'il donne aux écoles protestantes. En outre les écoles catholiques doivent être entièrement libres, affranchies de toutes restrictions de la part du gouvernement."

C'est le ministre de l'Instruction publique dans le cabinet de Sa Majesté britannique qui a dit ces paroles. Nos ministres *"britishers"* de Winnipeg vont-ils enfin comprendre qu'il est grand temps de remédier à la mauvaise et peu *"british"* besogne qu'ils ont fait ici depuis trente ans?

A quand notre tour?

Les députés inutiles

(Le Nationalist.e)

M. Angus MacDonald, le nouveau député du Témiskaming, est une espèce d'original. Le parlement, même un parlement tout flambant neuf, même un parlement gratifié d'un nouveau premier ministre (le simple fait d'avoir un premier ministre, par le temps qui court, est déjà un événement considérable) ne l'éblouit pas du tout. D'ordinaire, la première session d'un représentant de Sa Majesté, est une époque glorieuse. C'est la lune de miel de la vie publique. Le nouvel élu voit tout en rose et se voit soi-même sous l'espect d'un géant qui aide Atlas à supporter le monde. Son premier discours parlementaire est une date dans son existence. Toute sa famille et tous ses amis l'entendent, jouissent du triomphe de l'orateur.

Et les beaux rêves, et les réformes qui révolutionneront le pays, et le grand rôle à joeur, et l'assiduité aur séances et l'ardeur naïve du néophyte plein de bonnes intentions!

M. MacDonald est loin de cet optimisme. Au bout d'un trimestre, il est plus désabusé que le plus cynique et le plus blasé des vieux routiers de la politique. Sautant par-dessus toutes les pages, il en est déjà à la fin mélancolique des *Morts qui parlent.*

"Il y a quelque 210 députés inutiles à Ottawa, y compris moi", vient dedéclarer cet Alceste de la démocratie. Son rêve serait de construire un gigantesque amphithéâtre en face de la Bastille parlementaire, et d'y loger tous les votants. De cette façon, les électeurs assisteraient aux délibérations de leurs mandataires et n'auraient pas à se fier aux comptes rendus incomplets des journaux. Il y aurait un changement, si les choses se passaient ainsi.

Nous sommes encore plus pessimiste que ce monsieur. Supposons que son hypothèse chimérique se réalise. Les électeurs feraient comme la masse de leurs députés: ils n'assisteraient pas à la moitié des séances, surtout s'il y avait quelques cinémas dans les environs.

M. MasDonald n'a siégé que deux mois à la Chambre des Communes et cette courte expérience lui a appris que les gros intérêts financiers mènent le Canada, y compris le parlement fédéral. Il a vu adopter peu de mesures au bénéfice de la classe ouvrière, mais il en a vu voter un grand nombre à l'avantage "des gros intérêts."

La législation ministérielle, bonne ou mauvaise, passe comme une lettre à la poste, et la députation ne sert pas à grand'chose. Somme toute conclut le député de Témiskaming, "les gros intérêts financiers" sont les gouvernants, et "quand ils sifflent, nous dansons".

Qui osera contredire cet homme droit? Qui osera contester que les députés dansent, quand les grands intérêts financiers sifflent? Comme le disait Paul-Emile Lamarche dans une conférence en la salle Saint-Sulpice, est-ce que les compagnies de chemins de fer n'ont pas mené tous les gouvernements canadiens depuis la Confédération?

Personne n'a oublié l'influence exercée par Mackenzie et Mann. Personne n'a oublié la façon éhontée avec laquelle ces deux flibustiers ont construit leur réseau aux frais du public, l'ont agrandi aux dépens du public et ont liquidé leur aventure encore aux dépens du public. Personne n'a oublié le scandale de la nationalisation du *Grand-Tronc.* Personne n'a oublié que les voies ferrées trop nombreuses des solitudes de l'Ouest, furent construites pour emplir les poches des spéculateurs, pour faire la fortune d'un individu comme Clifford Sifton. Tout le monde sait que le règne des unionistes a été le règne de la haute finance, le règne de Toronto la puritaine et de Toronto la faiseuse d'argent, le règne des voleurs. Tout le monde sait maintenant que la participation du Canada à la guerre de la civilisation a été une exploitation des gogos par les jingoes. Tout le monde sait que la dette de deux milliards du Canada représente les bénéfices d'exploiteurs de toute sorte, petits et grands, mais en grande partie les bénéfices des grandes campagnies. (Et ces grandes compagnies auxquelles l'Etat n'a pas même soutiré une fraction de leurs recettes incroyables, qui ont gonflé à l'excès leur fonds de réserve pour dissimuler leurs vols, rançonnent de nouveau le public, au nom du dogme intangible de l'intégrité des dividendes sacro-saints). Tout le monde sait que la démocratie n'est qu'une farce, que notre régime obéit aux ministres et que les ministres, "emplisseurs" du peuple, obéissent aux grands financiers, emplisseurs de la caisse électorale.

Et parce que tout le monde le sait le nombre des socialistes, des révolutionnaires et des bolchévistes, grandit tous les jours.

De la même constatation, des esprits divers tirent des conclusions opposées. Contrairement aux agitateurs de la rue, nous ne brossons pas ce sombre tableau de nos institutions politiques pour prêcher la révolution. La révolution n'est qu'un leurre, qu'une illusoire ou partielle interversion de rôles, à moins d'être l'anarchie intégrale, le chambardement complet. Le bolchévisme n'est que la caricature et l'exagération du régime actuel. Réaction contre la ploutocratie, ironique essai de réalisation de la démocratie que les ploutocrates ont voulu imposer à l'Allemagne et dont ils se moquent chez eux; c'est hégémonie d'un groupe.

C'est la leçon des faits: une minorité règne en démocratie comme sous toute autre forme de gouvernement. Mais il serait fou et criminel de supplanter une minorité de financiers tout-puissants par une minorité de démagogues féroces. Ce serait tomber de Charybde en Scylla.

L'élite capable peut-être de sauver la démocratie et de la réformer, ce n'est pas une élite d'argent ou une élite de la force, c'est une élite de l'intelligence, une élite au vrai sens du mot, une élite patriotique, désintéressée et éclairée qui créera ou éveillera l'opinion publique.

Sans chefs, le peuple n'est qu'un troupeau qu'on mène à la tonte ou à l'abattoir. Sans opinion publique, qu'est la démocratie? Nous ne le voyons que trop. Nous le verrons de plus en plus, à mesure que les ploutocrates musselleront la presse.

La presse est vénale, mais le peuple aussi est corrompu par l'argent. Il a oublié les principes d'équité; il n'a plus l'exacte notion du juste et de l'injuste. Il envie plus les financiers qu'il ne les hait. Il n'a pas horreur des voleurs, surtout quand ils réussissent. L'argent est le grand dissolvant dénoncé par Georges Deherme. Il est nocif parce qu'il est sans frein et usurpe la place d'une élite, la place de l'intelligence.

Par son adoration du veau d'or, par sa complaisance envers les puissances d'argent, le peuple a laissé se créer la ploutocratie. Il expie aujourd'hui sa faute. Les compagnies de chemins de fer ont imposé leurs quatre volontés à tous les gouvernements fédéraux et les grands intérêts financiers règnent, mais un seul ministère, le ministère Macdonald, est tombé à cause d'un scandale. Les concussionnaires et les voleurs publics jouissent d'une impunité écoeurante.

Le peuple a les représentants qu'il mérite. Habitués depuis quelques années au régime de l'arrêté ministériel, soumis comme leurs électeurs à la servitude de l'esprit de parti, les députés suivent aveuglément leurs chefs, et votent aveuglément. Grâce à sa majorité moutonnière, le gouvernement adopte toutes les mesures qu'il veut. Et les 210 députés inutiles qui encombrent le parlement au dire de M. Macdonald, qui dansent quand les grands financiers sifflent, qui n'assistent pas à la moitié des séances se sont voté, à la dernière session, malgré quelques protestations isolées, un relèvement s'indemnité de $1,500 par année. Quand les financiers amassent des fortunes, il faut que "leurs danseurs" fassent un peu d'argent. . . Tout le monde n'accumule pas en cumulant, les revenus de M. Alphonse Verville.

Etienne ANTHONY.

L'ETAT D'ESPRIT DE NOS ALLIES ANGLAIS.

Les journeaux où nos alliées vont puiser leurs idées et leurs sentiments nous sont utiles ou nuisibles en proportion de leur tirage; disons que ceux qui soutiennent la cause de la France ont un tirage beaucoup plus élevé que les autres. Voici quelques lignes du *Daily Mail,* qui sont encourageantes: "Les alliées seront coupables d'un acte grave d'injustice s'ils épargnent les agresseurs impénitents de la guerre au prix de la ruine permanente de la France. Or nous savons que l'Allemagne est tout à fait impénitente et qu'elle nous nargue par le témoignage de l'évêque méthodiste américain Cannon, publié dans le *Times* et par le fait publié dans le Times et par le fait qu'elle n'a livré à la justice aucun des criminels qui ont rendu infâme le nom de l'Allemagne. *Nous espérons donc que, quand M. Millerand viendra en Angleterre, la semaine prochaine, pour discuter la question, il se montrera aussi ferme qu'à San-Remo."*

D'Autres citent les articles les plus fermes de la presse française. Mais aucun journal anglais n'a encore mentionné les millions de kilomètres carrés annexés par l'Angleterre, n'a expliqué les énormes sacrifices exigés de la France en Turquie, en Palestine. *L'Evening News,* grand ami de la France, se borne à constater sans commentaires: "suppression des capitulations; protectorat des catholiques supprimé."

Les autres journaux qui prennent notre parti n'essayent pas d'éclairer à ce sujet, leurs lecteurs, pour qui ces mots sont sans signification, même vague. Tout ce qui concerne l'Orient au point de vue français est soigneusement évité.

Néanmoins, un résultat certain est obtenu par tout article ferme dans un des soi-disant grands journeaux parisiens, mais dominué, d'ailleurs par les articles en sens contraire, ou d'un ton "modéré", publiés par des journaux que tout le monde nomme.

Concluons que nos alliées anglais ne voient pas clairement une situation dont on leur cache une partie importante. *Nous avons pu, à un moment donné, faire quelque chose d'important à cet égard, et nous l'avons laissé passer.* Notre gouvernement d'alors l'a-t-il su, a-t-il dédaigné d'agir, ou n'a-t-il pas voulu? Vue d'ici, la situation internationale semble indiquer, disons indique une véritable conspiration de la finance internationale et de la presse qu'elle possède, et des hommes publics qu'elle tient dans sa main pour refaire une Allemagne forte et puisante, et cela à nos dépens. Seules peuvent nous sauver des paroles franches, des vérités désagréables, mais utiles, exprimées de telle faççon que la ce, et cela suivi d'actes fermes. presse ne les puisse passer sous silen

La Croix de Paris.

Qui fut vainqueur à la Marne?

Dans le "Gaulois", le général de Maud'huy donne son jugement dans la discussion ouverte à l'occasion de la publication des mémoires de Galliéni. Cette appréciation est pleine de sagesse et rend hommage à tous. Nous sommes au 4 septembre 1914:

Le maréchal French reste opposé à toute idée d'offensive, il veut d'abord refaire ses troupes, et sa retraite continuera dans la nuit du 4 au 5, les ordres primitifs seront maintenus. Quant au général Joffre, il accepte en principe, l'idée du mouvement offensif de la 6e armée, mais il le désire *par la rive gauche* de la Marne, en union intime avec les Anglais, qu'il s'efforcera de décider à prendre l'offensive. Si l'opération s'était réalisée de cette façon, la bataille eût été manquée, car l'idée maîtresse, menace sur les communications, n'eût pas été réalisée.

Donc, à ce moment, en apparence toujours, aucun résultat obtenu, mais en apparence seulement, car "l'idée est en marche". A ce propos, un souvenir personnel. Dans la journée du 4 septembre, j'arrivais au G. Q. G., appelé du commandement de la 16e division (armée de Lorraine) à celui du 18e corps (gauche de l'armée française). Le général Joffre me reçut, et après m'avoir exposé sans ambages le fâcheux état moral du 18e corps (il se trompait, car le 18e corps harassé de retraite était cependant en état d'attaquer), il me dit: "Mon pauvre Maud'huy, il faudra peut-être malgré cela reprendre l'offensive et bientôt." Donc, dans son esprit, l'idée d'offensive n'était pas encore arrêtée (après-midi du 4) mais déjà elle germait.

Dans la nuit du 4 au 5, le général Galliéni donne à la 6e armée l'ordre ferme de se porter vers l'Ourcq, la droite de la Marne, et d'attaquer le flanc-garde qui couvre le mouvement vers le sud de l'armée allemande (IVe corps de réserve); il la renforce à droite avec la 45e division algérienne qui arrive, et à gauche avec des fractions du groupe de division de réserve Ebener, garnison de Paris.

La journée du 4 septembre est donc décisive; la 6e armée sera l'entraineur du mouvement dès le 5 septembre; les Anglais et la 5e armée marcheront le 6.

Le général Joffre, convaincu, lance son fameux ordre aux armées; il décide le maréchal French à coopérer à l'offensive en lui promettant de couvrir ses ailes, à gauche, par une division du 4e corps marchant par la rive gauche de la Marne et le soudant à l'armée Maunoury, à droite par le corps de cavalerie Conneau le reliant à la 5e armée (armée Franche d'Esperey). Dans ces conditions, le maréchal French consent à reporter en avant son armée qui, malheureusement, avait fait dant la nuit du 4 au 5, une marche en sens inverse.

Mais peu importe. La bataille est engagée; elle sera gagnée, Paris et la France seront sauvés.

A qui la gloire? A qui le mérite? Au général Joffre ou au général Galliéni? Non, à tous deux et à d'autres encore.

Le général Galliéni a conçu l'idée maîtresse et certainement l'a imposée par son énergie. Il a ordonné le premier une action, la marche en avant de la 6e armée, il a ainsi entrainé tout le reste.

Mais la part du général Joffre ne reste-t-elle pas assez belle? Serait-il juste de la lui enlever? Le responsable c'était lui. Et il accepta la responsabilité, une responsabilité terrible, celle d'une bataille qui perdue perdrait la France. Il l'accepta avec tout son coeur, sans hésitation il renforça l'armée Maunoury en empruntant des troupes à d'autres armées se plaignant d'être déjà trop faibles; par sa proclamation, il fit comprendre à tous que le grand moment était venu, le moment où la patrie exige de ses enfants le suprême sacrifice.

Pourquoi vouloir opposer la gloire du général Galliéni à celle du général Joffre? Elles se complètent l'une de l'autre et ne s'opposent pas entre elles.

Les Fabricants de chaussures canadiens commencent une intéressante campagne.

Il n'y a pas longtemps l'Association des Fabricants de Chaussures du Canada a tenu une convention dans l'ancienne et pittoresque ville de Québec, convention à laquelle il se passa des choses intéressantes. Les Canadiens habitent un pays tellement vaste que parfois ils ont tendance à juger les choses d'un point de vue particulier ou local, Par suite, beaucoup s'imaginent que l'industrie de la chaussure du pays n'est pas une industrie très importante. Et pourtant il existe aujourd'hui 158 entreprises qui fabriquent des chaussures au Canada. Ces maisons emploient plus de 22,000 personnes — autant de personnes qu'il y a d'habitants dans les villes de Brandon, ou de New-Westminster —lesquelles 22,000 personnes en font vivre peut-être trois fois plus. Ces employés fabriquent plus de dix-sept millions de paires de chaussures par an, d'un valeur approximative de $50,000,000. L'industrie de la chaussure au Canada a atteint des proportions plus grandes que beaucoup de gens le supposent.

A la convention ci-dessus mentionnée il a été résolu de prendre les moyens de rendre familiers aux Canadiens les faits concernant cette industrie Nationale. En premier lieu l'industrie de la chaussure, comme le fit remarquer un délégué, a été l'objet d'une critique plutôt âpre et hostile entre les mains des politiciens, comme étant une industrie qui s'accroit aux dépens du peuple, derrière le mur d'un tarif protecteur. Les industriels jugèrent qu'il n'y avait qu'une seule façon de réfuter l'accusation—c'était de prouver par des chiffres que les chaussures faites au Canada sont meilleures, dans une même genre, que les chausures faites aux Etats-Unis, et que le tarif, s'il est nécessaire pour empêcher que notre pays soit de temps en temps submergé de marchandises étrangères, n'est en aucune manière un facteur déterminant du prix des chaussures faites-au-Canada.

Un autre point que l'on fera ressortir dans la campagne de publicité est que—beaucoup de Canadiens croient à tort que, pour obtenir des modèles répondant à leurs goûts personnels d'élégance, il leur faut acheter des chaussures importées, en particulier des Etats-Unis. Ce préjugé a de l'influence. Il a conduit à penser que les modèles canadiens sont inférieurs aux modèles étrangers. Ceux qui le partagent accepteraient n'importe quel modèle comme étant correct, dès lors qu'il est importé, et refuseraient n'importe quelle chaussure canadienne, qu'elle qu'en soit l'élégance et la beauté, simplement parce qu'elle est un produit du pays. En réalité, les styles de chaussures ne sont particuliers à aucun pays. Les fabricants Canadiens sont au courant de toutes les créations, n'importe où elle prennent naissance. Et il est intéressant de savoir que le Canada, qui suivait servilement autrefois les moindres caprices des fabricants étrangers, montre maintenant une louable indépendance à ce sujet. Un visiteur de New-York disait récemment à celui qui écrit ces lignes que le fameux "scotch brogue" n'a pas pris du tout aux Etats-Unis, alors qu'il est au Canada un modèle très en faveur.

Avec le plus vif esprit d'enthousiasme d'entreprise et d'activité, les fabricants Canadiens conduisent leurs affaires en ayant pour base le service envers leurs employés et envers leurs clients. Ils fabriquent et mettent sur le marché des marchandises de la meilleure qualité au plus bas prix possible, et ils sont devenus pour les fabricants étrangers des concurrents indépendants. Ils donnent aux 12,000 détaillants, qui distribuent leurs articles, toute l'aide en leur pouvoir, et ils paient des millions de dollars en salaires aux ouvriers canadiens. Maintenant, par une campagne de publicité, ils mettent cartes sur table devant le public Canadien, et ils lui demandent son concours, non pas pour faire du sentiment, mais strictement au point de vue affaires.

Tout bien considéré, les fabricants de chaussures du Canada méritent l'appui sans réserve de tous ceux, hommes et femmes, qui ont à coeur de voir subsister et croitre les industries du pays et le dollar canadien retrouver pleinement son pouvoir d'achat sur les marchés du monde.

LE CANADA MUSICAL CONCOURS DE COMPOSITION POUR ELEVES

Prix nombreux

Un très vif intérêt est soulevé par le concours avec prix, lancé par l'Association des Fabricants de Chaussures du Canada, qui offre cent prix pour les cent meilleures compositions reçues sur ce sujet. "Pourquoi on devrait acheter des chaussures de Fabrication Canadienne."

Dix prix de $2.00 chaque seront donnés aux dix meilleures compositions reçues de chacune des neuf provinces du Canada. De plus, dix prix de $2.00 chaque seront donnés aux enfants qui écriront en français.

En tout, cent écoliers vont gagner un prix de $2.00 chaque. Le concours est ouvert à tous les enfants de seize ans et plus jeunes. Ne pas écrire plus de cinq cents mots. Ecrire seulement sur un côté de la feuille. Mettre son nom et son adresse lisiblement en haut de chaque feuille. Les compositions doivent être accompagnées d'un certificat des parents disant que l'enfant remplit les conditions d'âge et qu'il a écrit la copie tout seul. Les compositions exposant les meilleurs argument sur le sujet "Pourquoi on devrait acheter les Chaussures de Fabrication Canadienne" recevront les prix.

Les annonces, que fera paraitre dans ce journal ou dans d'autres journaux l'Association des Fabricants de Chaussures du Canada, donneront des informations sur lesquelles ces compositions pourront être basées, mais ce que les fabricants désirent recevoir ce sont les pensées et les arguments originaux du jeune Canada sur les avantages de développer les industries du Canada en achetant des marchandises de fabrication canadienne. Le concours finira le 30 septembre 1920. Les copies doivent être adressées comme suit: "Directeur du concours des Ecoliers, B. P. 458, Montréal."

LE CANADA MUSICAL.

La saison artistique qui s'ouvrira bientôt à Montréal promet de dépasser en importance comme en nombres tout ce qui s'est vu précédemment dans cette ville — exception faite de la question opéra. — Notre confrère du Canada Musical nous laisse entrevoir ce que l'on pourrait appeler un encombrement de concerts. Les plus grandes organisations symphoniques et les artistes les plus renommés sont inscrits sur la liste qu'on nous promet, Magdeleine Brard, récemment mariée, ne paraitra pas sur la scène pendant l'hiver prochain, et ce, pour des raisons majeures. Elle reprendra ses tournées à l'automne de 1921 seulement. Louis Hasselmans est engagé comme chef d'orchestre à l'Opéra-Comique. Le ténor Sullivan et le baryton Couzinou chantent tous les deux à l'Opéra avant de repartir pour les Etats-Unis. Des nouvelles générales de Paris, de Bruxelles, de Gand, de Vichy, etc., remplissent les colonnes de la musique en Europe, dans lesquelles on lit avec intérêt des détails sur la fameuse maîtrise de Dijon, que dirige l'abbé René Moissenet avec une autorité incontestable. Le Canada Musical est en vente au prix de 15 sous le numéro. Pour les abonnements, s'adresser à Casier postal 1509, Montréal, Canada.

CHACUN SON METIER

C'était à Verdun dont le maréchal — alors général — Pétain organisait la victorieuse défensive. Pas de temps à perdre; le chef inspectait les positions, parcourait le tranchées, encourageait et stimulait les hommes.

Certain jour, après la visite d'une tranchée de troisième ligne, il voulut se porter plus en avant.

Il heurte un soldat, qui, assis à terre et tournant le dos au créneau, paraissait absorbé par un travail important.

— Laisse-moi donc passer, fait le général.

— Eh! vieux, répliqua l'autre sans changer de position, tu es bien pressé d'aller plus loin! Va, tu auras toujours le temps de monter sur le "billard"; aujourd'hui on y donne un rude coup de torchon.

L'accent trahissait l'origine provençale du brave qui parlait.

— Tu es certainement du Midi, remarqua Pétain, amusé,

— Oui, vieux, et du vrai, alors..

— Alors, assez... dérange-toi; mais, au fait, que fais-tu?

— Je répare le fil du téléphone qu'ils ont cassé; c'est un peu mon métier de civil.

— Et toi?

— Moi, je commande un corps d'armée.

Du coup, l'homme fut comme projeté debout; il s'arrêta, esquissa un salut, balbutia des excuses.

— De quoi? de quoi? plaisanta le général, chacun son métier, mon brave.

Et, tandis qu'il s'éloignait à grandes enjambées, le Marseillais, que rien n'étonnait longtemps, répéta:

— Chacun son métier, ça, c'est bien dit.

LA POPULATION DES ETATS-UNIS DEPUIS CENT ANS

L'augmentation a été de quatre-vingt-dix-sept millions. — L'immigration a donné pendant cette période trente-quatre millions de sujets à la république outre-quarante-cinquième.

Washington, 4. — Trente-quatre millions d'immigrants sont entrés aux Etats-Unis depuis un siècle. En même temps la population du pays a augmenté de 97,000,000.

Avant la guerre mondiale, l'effet de l'immigration sur l'accroissement de la population était très considérable. Elle atteignit 50 pour cent dans la décade finissant en 1910. Elle a dépassé 40 pour cent dans les dix années finissant avec la présente et le Bureau d'immigration est d'avis que si la guerre n'avait pas éclaté, le pourcentage des immigrés aurait été plus élevé pour cette dernière décade que pour la précédente.

Durant les 10 premières années du siècle, c'est-à-dire de 1820 à 1830, le nombre des immigrants qui venaient aux Etats-Unis était moindre qu'un pour cent de l'accroissement de la population, les statistiques étant 143,439 immigrants contre 3,227,567 d'augmentation de population. Au cours des dix années qui suivirent, le pourcentage était passé à 12. Le recensement de 1840 démontrait, en effet, une population de 17,069,453, soit une augmentation de 4,203,433 tandis que durant la même période 599,125 immigrants étaient arrivés au pays.

Durant la décade qui suivit se terminant en 18500, la population augmenta de 6,122,423, tandis que l'immigration formait un total de 1,713,251, soit un peu plus que 16 pour cent.

Pendant les dix années jusqu'à 1860, la population s'accrut de 8,251,445, tandis que les immigrants admis au pays se chiffraient à 2,598,214, ou plus de 25 pour cent de l'augmentation de la population.

La décade suivante vit la population augmenter de 7,115,050 et l'immigration atteindre un total de 2,314,824, soit un peu plus que 28 pour cent. Le pourcentage diminua durant les dix années finissant en 1880, vu l'extraordinaire augmentation de la population. Cet accroissement était de 11,597,412, mais le total de l'immigration n'était que de 2,812,191, ou d'environ 19 pour cent. Puis jusqu'en 1890, la population augmenta de 12,791,931, tandis que 5,246,613 immigrants entraient au pays faisant un pourcentage d'à peu près 42 pour cent.

Dans la décade subséquente se terminant en 1900, il y eut une baisse marquée dans l'immigration, ainsi les personnes qui vinrent au pays ne représentaient qu'environ 23 pour cent de l'accroissement de la population. Cet accroissement était de 13,046,861, tandis que le nombre des immigrants arrivés était de 3,844,420.

Bien que l'augmentation de la population soit restée à peu près la même durant la décade finissant en 1910, il y eut gros accroissement dans le nombre des immigrants, la première étant de 15,977,691, et le dernier de 8,795,386.

On estime l'augmentation des dix années finissant cette année, à 14,000,000, alors que le total des immigrants, pendant cette période, a été de 6,100,000. Le pourcentage n'est donc que de 43 pour cent, vu la baisse dans l'immigration, au cours des quatre années de la guerre mondiale.

Sur les 34,000,000 d'immigrants entrés au pays au cours des cents dernières années, près d'un quart, soit 8,205,675 vinrent d'Angleterre, d'Irlande, d'Ecosse et du pays de Galles. L'Allemagne, le contingent suivant en importance, 5,495,539 et l'Italie, le troisième, 4,100,740. L'Autriche-Hongrie arrive après l'Italie, avec 4,068,448, et la Russie est cinquième, avec 3,311,406. Les pays scandinaves, Danemark, Norvège et Suède, ont envoyé 2,134,414 de leurs citoyens aux Etats-Unis.

Le total des immigrants de France dans les 100 ans a été de 523,806, le plus grand nombre vint ici en 1851; ils étaient 20,156. La Suisse a envoyé 256,707 personnes aux Etats-Unis, et les Pays-Bas, 214,508. L'Amérique britannique du Nord, le Canada y compris, a envoyé 834,450 personnes, et le Mexique, 217,256.

La Belgique et la Roumanie ont envoyé le plus petit nombre parmi les pays européens, la première, 76,587, et la seconde, 76,222. Ce n'est qu'en 1891 que les nationaux de ces deux pays, ainsi que ceux du Portugal, de la Grèce et de la Turquie, se mirent à arriver pour la peine. Le Portugal a fourni 159,702 sujets, la Grèce, 352,888; la Turquie, 311,404.

L'immigration chinoise commença en 1853 et finit pratiquement en 1883. L'année 1882 fut la plus forte, 39,579 Célestes passèrent aux Etats-Unis. C'est alors que les lois excluant, le fils du Céleste Empire furent promulguées.

On consigna l'arrivée des Japonais en 1892. Il n'en vint pas moins de 30,226 en 1907. En 1919, dix mille soixante-quatre Japonais entrèrent au pays, et le total pour les 27 années est de 229,030.

Il est venu 2,100,000 personnes de pays non spécifiés, tels que la Pologne, la Serbie, etc., etc.

Au début, l'Angleterre, l'Irlande, l'Ecosse et le pays de Galles fournissaient le gros de l'immigration; en 1851, les Iles Britanniques n'envoyèrent pas moins de 272,740 immigrés. Vers cette époque, l'immigration allemande était énorme aussi. En 1853, il vint 215,000 Allemands. Ce record fut battu une fois, en 1882, le total étant cette année-là de 250,630.

L'immigration des Iles Britanniques commença à baisser en 1851, variant de 32,000 à 160,000. Durant les douze années qui ont précédé la guerre mondiale, la moyenne des immigrés de ces îles fut d'environ 80,000 par année.

La marée de l'immigration germanique commença à baisser en 1887, et depuis lors le nombre des immigrants arrivant ici a toujours diminué; tombant jusqu'à 35,731 dans l'année qui précéda la guerre.

A peu près dans le même temps, l'immigration d'Italie, d'Autriche-Hongrie et de Russie avança rapidement. Ce n'est qu'en 1891 que le nombre des immigrants d'Italie dépasse le chiffre de 50,000. En moyenne il s'éleva à un peu plus que ce total pendant les dix années suivantes et augmenta ensuite chaque année jusqu'à 285,731 en 1907. En 1913, l'immigration italienne fut de 283,734 personnes.

L'immigration d'Autriche-Hongrie dépassa 50,000 en 1901, monta à 100,000 en 1902, atteignit 338,452 en 1907, et 278,152 un an avant la guerre. La Russie ne passa pas les 50,000 avant 1899 et ce n'est qu'en 1902 que l'immigration de ce pays fut de plus de 100,000. Le plus grand nombre fut celui de 1913, 291,040.

Quant à l'immigration des pays scandinaves, elle atteignit son maximum en 1882, avec 105,326; elle baissa graduellement ensuite jusqu'à ce qu'elle ne fut plus que de 26,851 en 1895. Le total de l'année qui précéda la guerre fut de 29,391.

Durant les cent années, le nombre des immigrés venus au pays n'a dépassé le million que six fois. En 1905, 1,200,000; en 1906, 1,100,000; en 1907, 1,285,349; en 1910, 1,041,570; en 1913, 1,197,892; en 1914, 1,218,480. Mais en 1915, seulement 326,700 vinrent s'installer au pays. En 1916, l'immigration fut de 298,826. En 1917, 259,403, en 1918, 110,618, et en 1919, 141,132.

PETITE VOILE BLANCHE

Petite voile blanche qui t'en vas, là-bas,
Aile pure et légère,
Emporte-moi dans la lumière,
Loin des ténèbres d'ici-bas!...

Mon âme est lasse,
Lasse de sa misère;
Si je pouvais m'enfuir,
Si je pouvais m'enfuir, avec toi, dans l'espace!...

Autour des îles et des bancs,
Où palpite le vol d'argent des alcyons,
Vers ces lointaines silhouettes,
Dressons notre misaine et [illegible] nos haubans!...

Tout mon être se penche
Vers la beauté:
Emporte-moi dans la clarté,
Petite voile blanche!...

Que notre rêve prisonnier
Vibre, enfin, dans un vol céleste;
Le ciel est pur, la brise est leste;
Larguons l'écoute et le hunier!

Pour que ma faim s'apaise, et que ma soif s'étanche,
Prends-moi dans ton vol capricieux,
Filons vers les cieux,
Petite voile blanche!

Filons! Filons! Dans le firmament bleu,
Déjà sourit le clair de lune...
Levons notre misaine, et chargeons le mât d'hune;
Viens! Nous jetterons l'ancre en la rade de Dieu!...

BLANCHE LAMONTAGNE.

La culture de l'habitude

Je ne veux pas nier la force subconsciente de l'ambiance et de l'exemple dans l'acquisition des bonnes habitudes; mais je pense — et les éducateurs ne me démentiront pas — que, dans la majorité des cas, abandonner un enfant à la seule action de cette force, c'est le livrer au caprice des circonstances, s'en rapporter au hasard aveugle et compromettre gravement l'oeuvre de son éducation.

Car l'ambiance et l'exemple ne sont pas toujours, il s'en faut, de nature à édifier l'innocence!

Et l'éducateur avisé doit avoir conscience de l'oeuvre positive d'édification préméditée et volontaire qu'il peut assurer.

L'habitude, toute habitude, n'est-elle pas *une facilité acquise par la répétition à reproduire un acte?* Voulez-vous que votre enfant soit obéissant, généreux, sincère, poli?

Le vrai moyen, c'est d'agir de telle sorte que l'effort à produire ne soit pas au-dessus de sa force et qu'il soit couronné de succès.

Est-il prudent, dès lors, d'abandonner l'enfant au gré des circonstances, qui, peut-être, seront contraires; de ne pas l'aider à surmonter la difficulté qu'il doit vaincre?

N'est-ce pas l'exposer alors à un insuccès démoralisateur?

Combien se sont perdus pour n'avoir pas trouvé, au moment où ils ont tenté de bien faire, une main secourable qui les eût affermis sur le droit chemin!

L'enfant surtout a besoin de ce réconfort.

Soyons donc patients et ingénieux.

Proposons-nous et préparons-lui l'acquisition de telle vertu déterminée.

Au début, choisissons celle qui nécessitera un effort moins douloureux, celle que l'enfant paraît le plus apte à pratiquer: "Il n'est point âme si chétive et brutale en laquelle on ne voye reluire quelque faculté: il n'y en a point de si ensepvelie qui ne face une saillie par quelque bout", dit Montaigne.

Préparons, s'il le faut, les circonstances; servons-nous-en, sans attendre béatement qu'elles nous servent.

Coûte que coûte, il faut que le premier essai de l'enfant soit un réel succès constaté par lui-même. Dès lors, la victoire, lointaine encore sans doute, penche vers nous.

Car l'habitude date du premier acte.

Et n'oublions pas que l'habitude ne crée pas une aptitude à agir, mais qu'elle se borne à développer une facilité d'action toujours croissante. Applaudissons au succès. Que l'enfant s'en rende compte et s'en réjouisse.

Aidons-l'y en le récompensant, en l'encourageant, en le suggestionnant, en lui donnant conscience de sa puissance. "A quoi on a esté une fois capable, on n'est plus incapable sinon par faiblesse."

Prévoyons l'occasion qui lui permettra une heureuse récidive; surveillons-en le retour, préparons-le.

Au bout d'un certain temps, usons de cette sage et féconde émulation, qui compare l'enfant à lui-même, son état présent à son état passé, la satisfaction de sa conscience aux reproches antérieurs.

Si, par malheur, une faiblesse vient briser la chaîne tissue par l'habitude naissante, ne nous indignons pas outre mesure n'accablons pas le pauvret. *Errare humanum est.*

Ne l'invectivons pas surtout; ne le sacharnons pas à lui dire sentencieusement qu'il retombera toujours dans ses errements. Ce serait le décourager et le river au non-vouloir.

Soyons indulgents. Si nous ne pouvons fermer les yeux, regrettons, d'un mot, le malheureux écart, mais faisons confiance au bon vouloir précédemment affirmé par des actes, et redoublons de vigilance.

Reprenons patiemment notre travail: bientôt nous éveillerons, nous exciterons l'amour-propre du petiot; nous le hausserons à ses yeux en lui manifestant notre confiance et en lui proposant un haut idéal de vertu sans faiblesse.

Graduellement, la facilité croîtra, l'aptitude se développera, l'idéal sera plus familièrement, plus naturellement envisagé, la volonté s'affermira; en un mot, l'habitude consciente, volontaire, méritoire et féconde, se créera.

Et ce sera le plein succès.

Jacques Herbé.

PENSEES CHOISIES

La bienveillance donne plus d'amis que la richesse.—*Fénélon.*

• • •

Tout système d'éducation qui ne repose pas sur la religion tombera en un clin d'oeil et ne versera que des poisons dans l'Etat, la religion étant, comme l'a dit excellemment Bacon, *l'aromate qui empêche la science de se corrompre.* —(*Glanes rurales.*)

• • •

Chaque homme possède trois caractères: celui qu'il montre, celui qu'il a, celui qu'il croit avoir.—*Alphonse Karr.*

Sentir son faible, c'est la nature; le corriger, c'est la raison; le dompter, c'est la force et le bonheur.—*L'abbé Boileau.*

Dieu est comme le meunier qui ne livre passage aux eaux que pour faire tourner la roue de son moulin. Epouvantés de la force et du fracas qu'il déchaîne, nous croyons qu'il veut tout submerger, tout détruire: nullement; il veut moudre.—*L. Veuillot.*

CHRONIQUE

Page Féminine

[illegible]

SUR UN BERCEAU...

A ma nièce.

Lentement je marche sur les planches mal jointes du mauvais trottoir, goûtant délicieusement cette fin paisible d'un beau jour. Au ciel, se montre la lune ronde et réjouie au milieu de tout un monde de constellations brillantes. La paix semble régner partout, autour de moi. Je trouve la nuit belle, et je me sens meilleure pour avoir serré dans mes bras une enfant qu'on vient de faire chrétienne.

Depuis quatre jours qu'elle est dans le monde, elle a occupé déjà plusieurs esprits et conquis plus d'un coeur. Groupés autour de ce petit être mystérieux, ceux-ci veulent saisir la ressemblance de ces traits délicats, à peine formés, et se demandent de qui il tient cette tête noire, ces yeux foncés, cette bouche minuscule, ces doigts longs et minces. Ne dirait-on pas qu'ils s'essaient presque à sonder ce large front, pour y découvrir ce qu'il recèle d'intelligence? Et de ce petit coeur qui bat, de bonté, quand en connaîtront-ils la capacité?... Pour toi, enfant, ceux qui te chérissaient avant même que tu sois née, n'ont demandé autre chose à Dieu qu'un coeur bon, une âme droite et un esprit sensé, jointe à cela la santé du corps.

Je la revois menue et pimpante dans sa longue robe blanche. Indifférente à cet apparat de grande fête, elle ignore qu'elle en est l'héroïne. Dans nos bras, elle s'abandonne paresseusement, et ses paupières qui se lèvent et s'abaissent alternativement, disent le bien-être somnolent qui l'envahit, et contre lequel elle ne songe nullement à lutter. Sans un pleur, sans une contraction de son petit visage calme, elle s'est laissé coiffer de son bonnet et envelopper de son manteau.

Voilà que l'exorcisme se fait, le renoncement au démon et à ses pompes s'affirme, le sel de la sagesse s'introduit entre les lèvres closes, les onctions d'huile sainte consacrent Marie-Thérèse-Marcelle-Marguerite-Jacqueline qui est baptisée Au Nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit.

... Et tandis que tendrement je baise ton front pur, enfant, je pense au bonheur que j'aurai désormais à te suivre un peu, moi aussi, dans la vie, à te voir grandir, à te faciliter tes premiers pas, à entendre le joyeux gazouillement d'oiseau bientôt remplacé par des sons articulés et même à consoler tes chagrins puérils... Et n'est-ce pas le privilège des tantes de guetter l'éveil des qualités du coeur et de l'esprit de ces petits, — au peu leurs, — chez qui, aussi, — trop tôt, hélas! se manifestent les penchants mauvais, les germes empoisonnés qui ne tardent pas à se développer, s'ils ne sont coupés dans la racine, dès qu'ils font apparition. En même temps se dressent toute la noblesse et toute l'importance des responsabilités des parents.

Déjà, tu m'apparais — le temps coule rapidement! — en toilette de première communion, aussi pure qu'aujourd'hui, revenant de la Table Sainte, les mains jointes sur ton coeur d'où Jésus te confiera ses premiers secrets.

Bien assez vite, tu allongeras tes robes, et relèveras ta natte de cheveux, devenant jeune fille, puis épouse et mère, ou religieuse, suivant ce que le désir divin te dictera...

Mais, qui te tu sois, je te veux une vraie femme, pieuse, ferme dans le bien, donnant l'exemple d'une vie droite, capable de former à ton tour des âmes nobles et des coeurs vaillants.

... Ainsi penchés sur un berceau, il arrive qu'une foule de pensées sérieuses vous assiègent. Le problème de la vie se pose devant vous, et des voeux ardents de bonheur viennent se mêler aux sentiments si forts et si doux que vous ressentez pour le poupon rose, impuissant qui dort à poings fermés, souriant aux anges.

JACQUELINE des ERABLES.

29 août 1920.

Gibier ou volaille froide

Prenez de la viande froide de gibier ou de volaille, enlevez la peau et les cartilages, pilez dans un mortier avec un peu de bacon gras (lard anglais). Assaisonnez de muscade râpée et de fines herbes, puis avec un peu de sauce. Faites de petits pains ovals que vous plongez dans des oeufs battus, puis roulez-les dans de la mie de pain brun. Faites frire dans de la graisse bouillante. Arrangez en pyramide dans un plat et garnissez avec du persil frais.

Pudding au pain

Versez de l'eau bouillante sur une chopine de croûtes de pain, ajoutez une cuillerée à table de beurre et deux oeufs, mélangez parfaitement, alors ajoutez ½ de tasse de sucre et une chopine de fruits frais ou de fruits en conserve (dans ce cas ces fruits seront mis en rangs sur le mélange du pain.) Faites cuire trois-quarts d'heure, soit au four, soit à la vapeur.

La Canadienne.

La presse catholique internationale

Fribourg, 2. — La centralisation des forces de la presse catholique dans le monde entier, voilà le but du comité de la presse internationale catholique, fondée récemment, qui a ses quartiers généraux à Fribourg, Suisse, et qui fait actuellement une enquête sur la condition des publications catholiques dans le monde entier.

Un des projets du Comité est la fondation d'un journal international publié en quatre langues: en français, en anglais, en allemand et en espagnol.

Ce Comité comprend des représentants dans presque tous les pays.

Une des récentes communications de ce comité dit ce qui suit:

"C'est un fait bien établi que la presse catholique est combattue par la presse juive. Depuis que les armes avec lesquels se bat la presse catholique ont été affaiblis, la lutte pour la défense de la religion et de la morale, base de toute société bien ordonnée, se fait de plus en plus difficile.

La disproportion est évidente pour celui qui considère un instant que la presse juive est répandue partout, et que l'attaque contre nos principes est internationale. Il s'ensuit donc, pour que la lutte soit égale, que l'activité catholique doit être internationale. Le seul moyen de défense, de nos jours, est le journal catholique. La presse catholique doit avoir un caractère international. Ainsi un centre international pour la presse catholique sera établi. Il ne sera pas nécessaire de fonder de nouveaux journaux dans chaque pays. Il suffira de propager ceux qui existent déjà. Ces journaux adopteront un programme commun et le Comité de la Presse Internationale Catholique les financera. Le caractère de ces journaux ne sera pas purement religieux. S'appuyant sur les principes de notre sainte religion comme la base de leurs travaux et de leurs luttes, ils se tiendront au courant des progrès accomplis dans tous les domaines et dirigeront l'opinion."

Six millions de livres de sucre en entrepôt

Halifax, 3. — Tandis que les habitants de la Nouvelle-Ecosse payaient le sucre 25 sous la livre au cours de l'été, prix qu'on attribuait à la Gazette générale de l'article, des millions de livres, la propriété d'accapareurs de New-York, dormaient en entrepôt à Halifax.

Pendant quatre mois, ces immenses quantités sont restées là, dans l'entrepôt de l'Etat au terminus océanique. Plus de six millions de livres de ce sucre commencent à durcir sous l'influence de la température. On craint un dommage considérable si le temps chaud continue.

Aux débuts de mai, une raffinerie vendait 112,000 sacs de sucre à des marchands de New-York, et le tout fut déposé à l'entrepôt No 24 du gouvernement ici. On en a transporté presque la moitié à New-York et ailleurs. Il n'en reste plus que 65,000 sacs. On déclare que cette marchandise a passé par plusieurs propriétaires successifs sans qu'ils y touchent, et cela, chaque fois, à un prix de plus en plus élevé.

Le sucre est, ou était, de la meilleure qualité granulée. Il est disposé en une longue pile dans l'entrepôt, bâtisse chaude et massive. Il commença à subir les effets de la chaleur et de la pression. Au cours de la grève des débardeurs, ici, le tout portait une assurance de deux millions contre les dommages éventuels des émeutiers.

Vaste complot découvert en Angleterre

Vancouver, C.-B., 2. — Le Dr Ellis Powell du "London Financial News", membre de la Presse Impériale, a déclaré, lors de son passage à Vancouver, qu'un complot avait été tramé durant la guerre en Angleterre pour abolir la monarchie et fonder une république.

Le Dr Powell a contribué à découvrir ce complot qui, d'après lui, n'est pas encore complètement arrêté.

"Ce complot, pour tuer le Roi, ne vient pas dit M. Powell des Sinn Feiners, mais il a été tramé par des politiciens anglais remplis d'ambition.

"Le groupe dont j'avais l'honneur de faire partie, a pensé que la proclamation de la république aurait pour effet le démembrement de l'Empire et nous avons lutté contre le complot.

"Nous avons averti le Roi et la nation du danger qui les menaçait et nous avons réussi à empêcher, pour un temps, l'accomplissement du complot.

"Les conspirateurs cependant sont encore à l'oeuvre, et c'est la raison pour laquelle les éléments révolutionnaires sont si nombreux parmi nous."

LES MALHEUREUX

Ils enlèvent aux autres ce qu'ils gardent pour eux.

Ecoutez ceci:

Le sceptique écrivain Volney était sur un vaisseau, tout à coup s'élève une furieuse tempête. Oubliant lui-même les funestes doctrines qu'il enseignait, il prend le chapelet d'une femme qui priait à côté de lui, s'agenouille et prie avec une ferveur qui étonne.

Lorsque le danger fut passé, un de ses amis ne put s'empêcher de lui dire: "Que faisiez-vous donc tout à l'heure? Vous priiez comme une bonne femme? — Mon ami, répondit Volney, en détruisant lui-même son désolant système d'athéisme, on peut être incrédule ou athée dans son cabinet, mais lorsqu'on se trouve entre le tonnerre qui gronde et l'abîme des eaux qui mugit sous les pieds, *on est bien forcé de croire.*"

Le français tel qu'on le parle

On a reproché à certains écrivains, à tort ou à raison, l'emploi des mots étrangers. L'exemple désormais viendra de haut.

Pouvait-on introduire jusque dans le Dictionnaire de l'Académie des termes qui ne sont point de pure langue française, mais que l'usage a consacrés? Nos immortels l'ont pensé, du moins pour un mot anglais.

Leur Commission du Dictionnaire vient, en effet, de proposer l'adoption, dans l'édition que l'on prépare, du mot *gentleman.*

Et pour "amener" cette adoption, on a d'abord reconnu au mot *gentilhomme* une acception courante, il est vrai, mais qui n'existait pas dans les précédentes éditions du Dictionnaire et qui, dans la prochaine, sera ainsi présentée: "Peut se dire de celui qui, sans être noble de race, a des sentiments élevés, des procédés nobles, de manières élégantes. Ex.: C'est vraiment un gentilhomme. Il est tout à fait gentilhomme.

En regard de la proposition du mot *gentleman*, la Commission a écrit: "S. M. Mot anglais, employé quelquefois en français au sens métaphorique et moral du mot *gentilhomme*. Voir ce mot."

Bref, encore une concession à l'Angleterre: celle-ci, du moins, est anodine.

Pour voyager confortablement

Autrefois, les voyageurs qui cherchaient un compartiment de tout repos s'arrêtaient de préférence aux portières où l'on apercevait un chapeau ecclésiastique.

— Bon, un curé, il viendra peu de monde.

Aujourd'hui, cela ne prend plus guère. Il reste une dernière chance: se réfugier dans un wagon où se trouvent déjà des bébés. La plupart des voyageurs s'en éloignent d'instinct.

A ce sujet, nous lisons dans un journal qu'une maison américaine a fait publier l'annonce suivante à l'usage de messieurs les voyageurs désireux d'être laissés seuls:

"Après de longues recherches, nous avons réussi à fabriquer de gros bébés artificiels qui crient tout comme de vrais enfants.

"Un bébé artificiel (No 1), criard de première catégorie, avec un timbre de voix tout à fait malicieux et une gradation réglée de sons, coûte 20 dollars.

"Un bébé (No 2), avec gémissements violents, lamentables et intolérables, coûte 10 dollars.

"Un bébé ordinaire (No 3), qui pousse des cris stridents mais intermittents, 5 dollars.

"Aux mêmes prix, on peut ajouter certains perfectionnements très simples pour incommoder infailliblement la compagnie.

"Le travail est solide et élégant. On garantit pour un an."

Les Premiers Ministres Meighen, du Canada, et Drury, de l'Ontario, se proclament favorables au mouvement lancé en faveur de la réconciliation des divers éléments ethniques, au Canada.

• • •

LA TRAGEDIE AADIENNE

(*Suite*)

Et le furent-ils jamais vraiment? Est-ce que leurs successeurs n'ont pas avoué au Gouvernement qu'il y avait de ces choses, comme les aboiteaux, par exemple, qu'ils se sentaient incapables, je ne dis pas de construire, mais de réparer seulement; suppliant qu'on appelât les déportés à leur secours? Voilà donc des milliers de bras, habitués à remuer le sol, à l'ensemencer, que l'on supprime d'un coup. Quelle force soudain anéantie! Et quelle destruction impie de toute la richesse économique d'un état! La colère, la haine nationale et religieuse, ont-elles jamais inspiré un plus absurde vandalisme, qui s'est retourné contre ceux-là mêmes qui s'étaient glorifiés de l'avoir déchaîné? Quelle folie sacrilège d'appauvrir ainsi, de ruiner systématiquement, sous des prétextes qui ne tiennent pas debout, que la raison condamne non moins que la conscience, un territoire que l'on est au contraire chargé de faire prospérer! Quaint à Lawrence, en particulier, il semble bien, tant il faut que tout se paie ici-bas, que les quatre ou cinq années qu'il lui restait à vivre, aient été comme empoisonnées par les soucis de toute nature qu'engendra son magnifique exploit: incessantes réclamations de la part des divers Etats où avaient échoué les neutres Français; difficultés de faire renaître l'abondance là où ses stupides décrets avaient promené la dévastation et la mort; critiques contre son administration; embarras financiers, échecs politiques, etc., etc. Il est vrai que la *Métropole*, comme pour sanctionner son crime, l'avait, dès l'aurore de l'année 1756, nommé gouverneur-en-chef de la Nouvelle-Ecosse. Mais, quand la Grande-Bretagne put entrevoir la marche victorieuse de ses armes du côté du Canada, et que ses inquiétudes commencèrent de se dissiper, et que ses ambitions séculaires prirent de plus en plus figure de réalité, alors la déportation des Acadiens, qui apparaissait comme si nécessaire autrefois, perdit à ses yeux de son importance stratégique; et celui qui l'avait accomplie avec un enthousiasme digne d'une meilleure cause, en fut atteint dans son prestige de soi-disant sauveur des destinées anglaises en ce continent. Sa gloire s'amoindrissait, au fur et à mesure que son acte s'illuminait d'une clarté différente, et prenait un recul qui en diminuait la valeur pratique, et le montrait mieux, sinon comme un crime, ce que les Anglais n'ont jamais admis, du moins comme un fait d'un intérêt local et limité. Du reste, crime ou sottise, fait supérieur ou bévue politique, la chose avait coûté très cher: et ce sont ces énormes dépenses, causées par l'expulsion des neutres Français, que les hommes d'Etat anglais ne pourront pas avaler et qu'ils ne pardonneront pas au Gouverneur de la Nouvelle-Ecosse. Ainsi que l'a dit l'historien James Bryce dans une analyse de l'ouvrage *Acadia*, *"Lawrence died under a cloud"*. Lawrence est mort à temps, car les foudres officielles s'apprêtaient à le frapper. Pour avoir échappé, en somme, à la disgrâce humaine, cet homme, l'un des plus grands malfaiteurs de l'histoire aura dû recevoir, à l'heure où il s'abîmait dans l'éternité, une rétribution d'autant plus rigoureuse.

Une dernière considération, que j'ose à peine énoncer, tellement elle s'impose et ressort d'elle-même de tout ce que nous avons dit touchant *la Tragédie acadienne*. . . ah! je ne sais pas quels mots inventer! Ce serait un singulier euphémisme, doublé d'une plate banalité, que de dire que la déportation fut inutile et nuisible aux Acadiens. Elle ne leur a pas seulement nui, certes, elle les a désorientés, elle les a brisés. Le mal qu'elle a fait à cette race est à tout jamais irréparable. J'ai entendu de belles choses au sujet de leur survivance, de la reprise de leurs destinées en Nouvelle-Ecosse et au Nouveau-Brunswick. Cela est admirable, en effet, et Mgr Pâquet, qui a observé ce fait ethnique remarquable, l'a justement appelé la *Revanche de l'Histoire*. M. Charles Maurras a dit: "Il n'y a rien au monde de plus touchant que le tableau d'une race antique qui se maintient." Si je sais quelque chose de plus touchant encore, c'est le tableau d'une antique race qui, après avoir été déracinée, décimée, broyée, semée à tous les souffles, réussit, par un véritable miracle de profonde vitalité, à se refaire, à se maintenir. Il y a là un phénomène apparenté à une résurrection. C'est pourquoi il excitera toujours l'étonnement des penseurs. Ce phénomène, ce rare tableau, dont les éléments sont faits d'une double beauté: la survie et le maintien des traits de la race,—l'Acadie nous l'offre à l'heure actuelle. Il faut s'incliner respectueusement devant un tel paysage moral. Ce n'est pas à dire cependant que nous devions perdre de vue le spectacle qui se dresse dans le lointain de notre esprit, quand nous songeons à ce qu'aurait été normalement l'avenir des Acadiens, sans ce néfaste épisode du "grand dérangement", lequel fut plus qu'un épisode, mais une effroyable tempête, dont les désastres sont incalculables, et se feront sentir au long des siècles. Les Acadiens seraient aujourd'hui de un million à douze cent mille. Quelle réserve d'énergie française et quelle efflorescence du catholicisme, dans ces mêmes provinces, qui leur appartenaient de droit, et qu'il leur faut arracher peu à peu au fanatisme!

Cette *Tragédie acadienne!* L'énigme, la solution n'en est pas dans les pauvres spéculations de notre entendement. C'est plus haut que la terre, en dehors du temps, du nombre et de l'espace, qu'il faut en chercher une explication qui repose l'esprit désemparé en présence d'un tel sort fait à l'innocence, et qui comprime lesmouvements d'un coeur honnête, que l'indignation, au souvenir de si grands malheurs, fait battre trop vite. De tout temps il a fallu qu'il y eût des justes souffrants. C'est la grande loi d'équilibre moral, qui empêche notre monde d'être englouti dans le néant. A cause de sa foi, de ses vertus, la race acadienne a été choisie pour prendre rang parmi ces victimes augustes, que l'antiquité païenne elle-même plaçait très haut: le Juste qui expie. Et depuis la mort du Sauveur sur la Croix, la souffrance du juste à quelque chose de divin. Ce sera la gloire de l'Acadie française d'avoir donné aux nations du globe l'exemple de la plus amère souffrance dans la plus parfaite justice, et d'avoir été, comme le divin Maître, crucifiée. La vertu de son sacrifice échappe à nos supputations humaines. Qu'il nous suffise de savoir que pas un atôme n'en sera perdu.

Henri d'Arles.

Finis.

elle est basée sur un faux principe économique, qu'elle néglige les questions en litige et qu'elle est destinée à produire la confusion et le désordre.

Les mineurs se préparent à de nouvelles demandes; mais les propriétaires déclarent qu'ils n'accepteront que la sentence arbitrale approuvée par le président Wilson. Si les employés désiraient présenter de nouvelles demandes ils devraient le faire par des voies ordinaires. Le comité des propriétaires ne se croit pas autorisé à discuter autre chose que la sentence originale.

Au cours de la journée, comme on procédait aux pourparlers, 170,000 mineurs chômaient en guise de protestation contre la sentence arbitrale.

On dit que les propriétaires n'étaient pas unanimes sur l'acceptation des conditions approuvées par le président Wilson.

D'après le nouveau contrat, les mineurs recevroint des augmentations de 17 à 25 p.c.

MacSwiney se suicide-t-il?

Londres, 1 er.—On s'est demandé depuis quelque temps si l'Eglise permettait que l'on administrât les derniers sacrements aux grévistes de la faim, et plusieurs personnes prétendent que ces grévistes se suicident. Le R. P. Bernard Vaughan, réputé pour ses sermons et ses écrits, interviewé à ce sujet par la Presse Associée, a déclaré: "Personnellement, je ne crois pas d'après ce que j'ai lu de théologie de morale et de dogmatique, être justifié d'administrer les derniers sacrements à quiconque, quelle que soit sa nationalité, qui meurt délibérément de faim. J'admets cependant, que d'autres théologiens, beaucoup plus férus que moi, opinent le contraire. Certains moralistes prétendent que la grève de ne pas manger est injustifiable; d'autres distinguent les vérités objectives et l'erreur subjective. Mais puisque vous me demandez mon opinion personnelle, je vous la donne pour ce qu'elle vaut, et m'abstiens de faire tout commentaire sur celle des autres."

L'Allemagne demande la médiation du Pape

Washington, 2. — Une nouvelle qui a soulevé un grand intérêt ici est celle que l'Allemagne, dit un rapport de Berlin, a demandé la médiation du Pape pour régler la dispute entre la France et l'Allemagne au sujet de la Vallée de la Sarre. Les Etats-Unis ne sont pas directement intéressés dans cette question, mais dans les cercle diplomatiques on dit que par cette action l'Allemagne a accordé une nouvelle attention à l'influence grandissante du Vatican, laquelle promet d'être de la plus grande importance dans les affaires internationales.

Toute considération religieuse exceptée, la position du Pape devient de plus en plus forte, non seulement en raison du fait que les populations des pays catholiques de l'Europe sont la meilleure barrière à opposer à la propagande du radicalisme destructeur, mais parce que le Souverain Pontife est la seule "figure" qui domine les jalousies nationales et les différences qui ont subsisté à la guerre.

La situation, en Allemagne, sur ce point, a attiré l'attention des chancelleries étrangères. Jusqu'ici le Vatican a eu un Nonce à Munich, Bavière; maintenant des relations quasi-diplomatiques sur un pied d'indépendance. Avec l'établissement de la république allemande s'est affermi le mouvement qui avait pour but de centraliser toute autorité à Berlin. Au lieu de conduire à l'abolition de la nonciature de Munich, il a conduit à l'établissement de relations directes entre Berlin et le Vatican. Un ambassadeur allemand a été envoyé au Vatican et la nonciature de Munich a été transférée à Berlin.

PROPAGANDE

Liste des brochures, tracts et volumes que l'on peut se procurer au "Comité de Propagande LaVérendrye de l'A.C.J.C.", 39, avenue Provencher, Saint-Boniface:

"ACTION FRANCAISE", MONTREAL

"Almanach de la Langue Française": 1916 .... $ .20
1917 .... $ .15
1918 .... $ .15
1919 .... $ .20
1920 .... $ .20
"L'Exploit de Dollard": Abbé Faillon .... $ .10
"Paul-Emile Lamarche": Oeuvre-hommage $1.00
"La Déportation des Acadiens": Henri d'Arles .... $ .10
"La mission de l'Université": Mgr G. Gauthier .... $ .10
"Pour l'Action Française": Abbé Lionel Groulx .... $ .10
"Refrains de Chez Nous" .... $ .10
"Si Dollard Revenait": Abbé Lionel Groulx .... $ .10
"La Race Supérieure": R. P. L. Lalande, S.J. .... $ .10
"La Valeur Economique du Français": Léon Lorrain .... $ .10
"Les Rapaillages": Abbé Lionel Groulx: Edition populaire .... $ .25
"La Naissance d'une Race": Abbé Lionel Groulx .... $ .75
"Pour la Défense de nos Lois Françaises": Antonio Perrault .. $ .25
"Fleurs de Lys": Troisième concours littéraire: 1918 .... $ .60
"Au Pays de l'Erable": Quatrième concours littéraire: 1919 .... $ .80
"Album Lafontaine": Souvenir du 75me anniversaire .... $ .15
"Contes Historiques" en images: Première série .... $ .15
Deuxième série .... $ .15
Les deux séries en album .... $ .50
"Histoire Acadienne": Abbé Lionel Groulx .... $ .10

"ACTION SOCIALE CATHOLIQUE", QUEBEC

"Almanach de l'Action Sociale Catholique": 1920 .... $ .50
"L'Eglise Catholique au Canada" .. $ .10
"Deux Grèves de l'Internationale" $ .05

"LIGUE DE RALLIEMENT FRANCAIS EN AMERIQUE"

"La Langue Française et le Christianisme": Mgr Guertin .... $ .05
"La Reconstruction Sociale" .... $ .05
"Le Français dans le New-Hampshire": Abbé Henri Beaudé-nelt .... $ .05 / $ .05

OEUVRE DES TRACTS

"Le Syndicalisme Catholique en Hollande": P.-J. Serrarens .... $ .10
"Les Familles au Sacré-Coeur": R. P. J.-P. Archambault, S.J. .. $ .05
"Les familles au Sacré-Coeur": R. P. J.-P. Archambault, S.J. .. $ .05
"Ecoles Canadiennes-Françaises": R. P. Adélard Dugré, S.J. .... $ .05
"Les Retraites Fermées au Canada": R. P. Lecompte, S.J. .... $ .05
"L'Eglise et l'Organisation Ouvrière": R. P. Archambault, S.J. $ .05
"Police! Police! A l'Ecole, les Enfants": B. P. .... $ .05
"Nos Légitimes Aspirations": Abbé Geo. Courchesne .... $ .05
"Des Justes Limites à l'Action de l'Etat": S. E. le Cardinal O'Connell
"Le Mouvement Ouvrier Catholique au Canada": Omer Héroux .. $ .0[illegible]
"L'Instruction Obligatoire" .... $ .0[illegible]
"L'Ecole Obligatoire": Mgr L.-A. Paquet .... $ .05
"Le Bon Journal": R. P. Marion, O.P. .... $ .0[illegible]
"Le Dr Painchaud": C.-J. Magnan .... $ .05

BROCHURES ET LIVRES ANGLAIS

"Polly Masson": William Henry Moore .... $1.[illegible]
"The Clash": William Henry Moore $1.75
"Bridging the Chasm": Percival Morley $1.35
"Ireland's Case": Seumas MacManus $1.00
"Do the French-Canadians Speak Patois": L.-S. Richard, LL.D. .. $ .05

DIVERS

"Le Capital et de Travail": Noël Bernier .... $ .10
"Manuel des France-Catholiques": Louis Hacault .... $ .10
"Dixième Anniversaire du "Devoir": lettres et discours .... $ .35
"Ecoles Neutres et Programmes Scolaires": Mgr A. Béliveau .. $ .0[illegible]
"L'antidote contre la mauvaise presse": R. P. Bissonnette, O.P. $ .10
"La mission Jellicoe": Henri Bourassa .... $ .10
"Choses qui s'en vont": Frère Gilles, O.F.M. .... $ .23
"Histoire du Canada": Abbé Adélard Desrosiers et Camille Bertrand $1.50
"Récits Laurentiens": Frère Marie-Victorin, des E. C. Edition brochée .... $ .60
"2,000 Mots par l'Image": Abbé Etienne Blanchard .... $ .25
"Jeu de Cartes du Bon Langage": 4me série: Abbé E. Blanchard .. $ .35
"Les Langues et les Nationalités": Un Sauvage .... $ .25
"Silhouettes Paroissiales": R. P. Louis Lalande, S.J. .... $ .75
"Le Petit Monde": Louis Dupire .. $ .50
"Le Canada Apostolique": Henri Bourassa: Edition de luxe .. $ .50
Edition populaire .... $ .25
"Syndicats Nationaux ou Internationaux?": Henri Bourassa .... $ .10
"Notre Jeunesse": Guy Vanier .. $ .10

Ces brochures seront expédiées franc de port sur réception du montant requis. Strictement payables d'avance. Les chèques devront être fait au pair à Saint-Boniface.

Adressez vos commandes à:

COMITE DE PROPAGANDE
LaVERENDRYE DE L'A.C.J.C.
39 Avenue Provencher,
Saint-Boniface, Man

FEUILLETON

(*Suite de la page 8*)

— Ce n'est pas sûr. On sort du chantier à 7 heures, la conférence est à 8. Pour peu que je m'attarde un moment avec Daniel après le travail, je n'aurais pas le temps d'arriver .....Mais il parait que ce sera court!

— Venir souper à 9 heures! dit-elle d'un ton de reproche. Tu veux te rendre malade.....

— Bah! Bah! reprit-il gaîment. C'est pour le cause, comme dit Daniel.

Le silence se fit un instant Plusieurs fois déjà depuis l'entrée de Jacques au Syndicat, cette conversation, presque mot pour mot, s'était renouvelée àla maison. Il ne se passait plus de jour où Jacques ne parlât de Daniel, et ce nom causait à Jeanne un malaise indéfinissable. Pourtant elle ne connaissait pas le militant révolutionnaire; elle ne savait pas davantage ce que c'est qu'un Syndicat. Elle ne devinait qu'indistinctement la transformation profonde opérée dans l'âme de Jacques. La révélation ne tarderait guère. Elle comprenait seulement que son mari désertait presque chaque soir le foyer, non, certes, pour le cabaret, dont Daniel l'aurait détourné, mais pour les réunions échauffantes du Syndicat et des groupes socialistes, pour son service à la Coopérative ou pour les conférences des orateurs de passage. Jacques en rapportait des bribes de phrases et des lambeaux d'idées, que Jeanne écoutait avec un étonnement mêlé d'inquiétude. Elle avait peur de ces choses inconnues; elle souffrait surtout d'entendre, plus fréquentes de jour en jour, les paroles de blasphème et de haine antireligieuse que le père ne craignait pas de prononcer devant les enfants

Pour rompre le silence et distraire la pensée de Jeanne de cette songerie à demi attristée, Jacques se retourna vers André:

— Es-tu content de ta matinée? lui dit-il en souriant.

— Oh oui! fit le gamin et il se mit à raconter leurs jeux.

— Et ce soir? demanda Gérard.

André eut une hésitation. Il avait déjà diviné, avec sa perspicacité d'enfant, que sa réponse mécontenterai son père.

— Nous allons chez M. Cleirvel, dit-il enfin bravement.

— Ah! reprit Jacques, qui fronça le sourcil.

—Ne vous amusez pas en route, dit vivement la mère, et soyez sages tous les deux.

— Pour sûr!

Il passait dans le ton du petit toute une fierté virile. On pouvait— on devait— avoir confiance en lui.

—Et tu porteras à M. Cleirval, ajouta-t-elle, bien des respects de notre part.

— Entendu, dit le gamin. On fera commission.

Jacques ne prononça plus un mot. Avant la fin du repas, André se leva, impatient de rejoindre Lucien qui l'attendait. Il vint embrasser son père, dont le visage demeura sombre. L'enfant partit, insouciant.

Une heure après, ils approchaient, Lucien et lui, du gracieux cottage où l'abbé Cleirval prenait quelques jours de repos, au milieu de sa famille. Arrivés devant la grille, ils eurent une intonation si joyeuse pour dire: "C'est là!" que Pyrame, le petit chien, les salua de ses aboiements avant même qu'ils n'eussent mis le doigt sur la sonnerie électrique. Un rideau se souleva, puis ils virent paraître, sur le seuil, l'abbé Cleirval, coiffé de son chapeau, et la canne à la main, qui leur disait en souriant:

— Bonjour, André, et bonjour, Lucien!.... Vous voilà fidèles au rendez-vous!.....

Et il ajouta aussitôt:

— Voulez-vous que nous fassions un tour de promenade?

Puis il traversa le jardin, ouvrit la grille, et, tandis que les enfants lui prenaient les mains en lui disant bonjour:

— Où allons-nous? demanda-t-il

Les deux amis se regardèrent:

— J'sais pas dirent-ils d'une même voix.

Mais, tout à coup, Lucien se ravisa:

— A Saint-Jean-de-Dieu! dit-il timidement.

— A Saint-Jean-de-Dieu? reprit le prêtre avec un nouveau sourire. Allons.

Saint-Jean-de-Dieu est un hospice d'aliénés qui se trouve sur cete route grise, caché aux yeux des indifférente par la longue muraille de clôture, et par les arbres d'un immense parc, asile paisible et discret de la grande misère humaine. L'abbé Cleirval aimait à y venir avec ses amis— des enfants —errer sous les arbres, près de l'étang solidement clos dans la meunerie toute blanche à la basse-cour et jusqu'aux étables, dont les porcs dodus et luisants ont acquis une réputation universelle. Lucien y avait fait déjà une visite, et il n'était pas étonnant qu'il désirât y retourner. Ils traversèrent la route firent encore quelques pas et se trouvèrent devant la porte, qu'un Frère leur ouvrit.

C'était un trésor, ce bon Frère. Depuis quarante ans, il était, là, gardien fidèle de cette porte. Quarante an, oui, Monsieur! Un bon Frère tout ratatiné, le visage et les mains jaunies de la même teinte terreuse que sa robe de bure, mais gardant, au fond des orbites, deux yeux vivants et mobiles, des yeux d'aïeul, plein de tendresse et d'infini. On s'arrêta un instant pour causer avec lui.

(A SUIVRE)

Mineurs et patrons signent

Scranton, 2.—Les mineurs et propriétaires de l'anthracite ont ce soir signé un contrat de deux ans aux conditions fixées par la sentence arbitrale, approuvée par le président Wilson.

Les délégués des mineurs ont signé en protestant. Leur comité demandera un nouvel abouchement sur les salaires et les conditions de travail. On exigera probablement les augmentations accordées aux houilleurs bitumineux. Le comité de l'échelle des salaires se déclare mécontent de la sentence parce qu'

En Province

N.-DAME DE LOURDES

La paroisse existe toujours, mais le chroniqueur, M. X..., depuis plusieurs semaines ne nous a pas donné signe de vie. Qu'est-il devenu? Probable qu'il doit lui aussi avoir une auto. Puis quand on a une auto, il faut la faire voir à tous les paroissiens.

* * *

Les battages marchent en grand actuellement, et la récolte est très bonne. Peut-être pas autant qu'on se le figurait il y a un mois — non, ça ne rend pas pour la paille que nous avons — mais ça rend, à l'acre, une moyenne générale de 30 à 32. Les morceaux qui donnent 40 et au-dessus ne sont pas rares. C'est l'année que les fermiers qui sont en retard pour l'acquisition d'une auto vont s'en payer une, et alors, gare à l'ouvrier piéton! L'orge ainsi que l'avoine sont aussi très fort, ainsi que les pommes de terre qui rendront très fort.

Mais si la récolte du grain est bonne, une autre aussi rapporte. Ce sont les naissances. Au 1er août nous comptions déjà plus que l'année dernière, et il y a encore cinq mois. La dernière quinzaine de juillet, nous en avons eu deux dans le village: un garçon chez M. P. Delaquis et une autre chez le gendre de M. Fritz; aussi une fillette chez M. Gotier et une autre chez M. L. Charrière. Nos poilus pensent aussi que bien des camarades de tranchées sont tombés là-bas et qu'il faut les remplacer. C'est ainsi que M. P. Lemaings eut un petit garçon chez lui, il y a déjà plusieurs mois. Dans les derniers jours de juillet arriva une petite fille chez M. Jean Le Gourrièrec et une petite fille chez M. Jos. Lancelot, dans les premiers jours d'août.

* * *

Mais la mort n'oublie pas non plus sa sombre oeuvre. C'est ainsi que Mme Vugnier fut enterrée, le 19 août.

* * *

Le R. P. Antoine, curé de notre paroisse, est parti en voyage pour quelque temps. Il se trouve actuellement dans le Dakota. Espérons-le sous peu au milieu de nous.

* * *

Depuis quelques semaines un des jeunes de la paroisse nous a quittés pour aller faire du service militaire en France: C'est M. E. Ragot. Son départ fut composé par l'arrivée de M. Ducher, qui nous est revenu de France content de son voyage.

* * *

Bon nombre de nos braves familles françaises s'en retournent dans leur patrie cet automne. Bon voyage.

Paroissien II.

GRAVELBOURG

Le Collège et ses origines.— Sous la direction des Oblats

Le Collège de Gravelbourg, ouvert le 12 décembre 1918, a été fondé pour les Canadiens-français de la province de Saskatchewan. Depuis deux ans il a été dirigé par des prêtres séculiers qui se sont efforcés de donner aux jeunes gens confiés à leurs soins le genre de formation morale qui répond aux exigences de leur foi religieuse et le mode d'instruction que demandent les aspirations et la mentalité de leur race et les besoins de leur pays.

Le succès des deux premières années a dépassé toute attente. Une jeunesse nombreuse a été le tendre objet des prêtres qui ont dirigé la maison et des ecclésiastiques qui les ont secondés, et nous pouvons dire avec une vive satisfaction que leurs efforts n'ont pas été infructueux

Cette année, Sa Grandeur Mgr O.-E. Mathieu, archevêque de Regina, vu la difficulté de recruter son clergé séculier, a jugé sage de confier la direction du Collège aux Révérends Pères Oblats de Marie Immaculée. La réputation de ces Pères comme professeurs et éducateurs n'est plus à faire: Le Collège d'Ottawa, dans l'Ontario, fondé en 1848, devenu l'Université d'Ottawa en 1889, est une preuve évidente de leur compétence en matière d'éducation. Les Canadiens-français qui depuis longtemps, dans cette province, cherchent un asile où leurs enfants puissent connaître leur vocation, se former aux pratiques de leur foi religieuse, recevoir une instruction complète, enfin se créer une mentalité catholique et canadienne-française conforme à leur idéal, trouveront au Collège de Gravelbourg les moyens sûrs d'arriver à cette fin.

L'intention des Révérends Pères est de continuer, à quelques exceptions près, le système d'enseignement suivi depuis deux ans, afin de permettre aux élèves actuels de compléter leurs études sans trop de confusion et d'y introduire graduellement les changements jugés nécessaires.

Dès cette année donc il y aura deux classes de *préparatoire* correspondant aux Grades VII et VIII des écoles primaires de la province, et deux classes de *Cours Commercial*.

Pour ce qui regarde le *Cours Classique*, si le nombre d'élèves justifie le besoin de professeurs, c'est l'intention de continuer au moins les classes commencées les années précédentes.

En vertu de sa charte votée par la Législature Provinciale, le 17 décembre 1917, le Collège peut émettre des Diplômes de Cours Académique et Commercial et de Comptabilité.

Des bâtiments spacieux et de magnifiques terrains qui environnent ces bâtisses offrent aux élèves le confort nécessaire et des cours de récréation où se multiplient les jeux et les amusements les plus variés.

La rentrée des classes aura lieu cette année le 9 septembre. Les externes devront s'inscrire le 7 septembre et les pensionnaires le 8 septembre.

Annuaire envoyé sur demande. Pour conditions voir annuaire 1918-19, page 8. Pour plus amples informations prière de s'adresser au Rév. Père J.-B. Boyer, O.M.I., Collège de Gravelbourg, Sask.

Un sous-marin submergé durant 48 heures

Philadelphie, 3.—Tous les membres de l'équipage du sous-marin américain S-5, sauf deux, que l'on suppose être des officiers, ont été sauvés après que leur submersible eût passé 42 heures sous les eaux à 55 milles du cap Henlopen, sur l'Atlantique, d'après un sans fil reçu au chantier maritime de Philadelphie, ce matin.

Washington, 2.—Le sous-marin américain S-5 ne fait juste que se tenir la surface de l'Océan, grâce à la prise précaire du navire "General Goethals", 55 milles à l'est du cap Henlopen. Une douzaine de navires de la marine américaine accourent en toute hâte vers la scène de la quasi-tragédie.

Submergé depuis 36 heures

Avec son équipage de 4 officiers et de 26 hommes, le S-5 est submergé depuis 36 heures, mais par une entaille faite à l'arrière par l'équipage du Général Goethals, on fait entrer au navire avarié assez d'air pour faire vivre l'équipage en attendant les bâtiments rapides qui viennent à son secours.

Le secrétaire de la marine Daniels confirme la nouvelle de l'avarie au S-5 et déclare qu'on a envoyé des navires au secours.

Les commandants navals à New-York et à Philadelphie ont reçu ordre d'expédier leurs plus rapides croiseurs à la scène de l'accident. Le ministère ne sait que ce qui a été reçu par le sans fil. Il ne savait pas non plus comment est arrivé le sinistre ni comment le Général Goethals en a pris connaissance.

Les secours.

Le capitaine B.-F. Hutchison déclare que le cuirassé Ohio, des champs de parade du sud et deux torpilleurs de la base de Norfolk, un contre-torpilleur portant des constructeurs maritimes et des engins spéciaux, un autre et un torpilleur de Bridgeport, se rendent sur les lieux en toute hâte. On a donné ordre aux secoureurs de faire sortir les hommes d'abord.

Le manque d'air.

Les câbles de la poupe du sous-marin à celle du général Goethals suffisent à tenir le premier à la surface de l'eau et on a retiré de leur péril imminent les hommes qui ont coupé dans le S-5 trou qui a permis le passage du boyau à air.

Le S-5 était affecté à un travail spécial de reconnaissance. Il est commandé par le lieutenant C.-M. Cook.

L'équipage emprisonné

La position particulière du sous-marin rend impossible de faire sortir les hommes par la voie, dont on se sert parfois aux moments de péril, c'est-à-dire par les lance-torpilles. Ces appareils sont dans la proue du navire qui se dirige vers le fond de l'Océan.

L'air qu'on fait parvenir aux naufragés par un boyau spécial a ranimé les 4 officiers et les 26 matelots. Le général Goethals a télégraphié par sans fil: "4 Officiers et 26 hommes ranimés par l'air pur que nous leur avons fait parvenir à travers entaille dans la poupe du sous-marin. Equipage du général Goethals est à couper la coque. Peu probable qu'on les sauve avant l'arrivée des torpilleurs à minuit."

L'appel au secours.

L'appel par sans fil fut reçu par David Moore qui possède un appareil à sa résidence à Farmington. Le message était ainsi conçu: "A bord le navire américain General Goethals, en pleine mer, 2 septembre. Expédiez torpilleurs avec engins pour sauver l'équipage du sous-marin submergé S-5. Cette situation dure depuis 36 heures. Apportez appareils pour percer la coque."

Les officiers de la base des sous-marins, à New-London, déclarent qu'un sous-marin peut rester submergé pour beaucoup plus de 36 heures pourvu que tout fonctionne bien.

Seule la France a été loyale

Aix-Les-Bains, France 4—Ignace Paderewski, ex-premier ministre de la Pologne est extrêmement indigné de la façon dont son pays est traité par certains alliés. La France, déclare-t-il, est le seul pays qui aide la Pologne, et il affirme que dans un pays au moins on se sert de la situation actuelle pour des fins politiques.

"J'ai été opposé à la guerre tant qu'ils y a eu moyens de conclure la paix sous des termes favorables. Du temps que j'étais premier ministre j'ai été en faveur de cette attitude.

"Alors je me suis rendu à Paris et j'ai exposé la situation devant le Conseil Suprême. J'ai demandé la permission d'accepter ces termes, mais on n'a pas voulu admettre cela. Nous étions liés aux Alliés, nous étions leurs protégés, ils avaient garanti notre indépendance, et nous devions nous soumettre à leur décision. Eux-mêmes appuyaient dans le temps trois armées russes sur la champ de bataille.

"On dit généralement que nous avons attaqué la Russie. C'est là purement et simplement une absurdité parce que si nous l'avons fait, alors Kolchak, Dunikine et Yudenitch ont attaqué la Russie. Nous avons attaqué les Bolshévistes à qui les Alliés eux-mêmes faisaient la guerre dans le temps.

"Après avoir visité la Suisse au lendemain de l'offensive du printemps, je suis allé à Varsovie. Je désirais me rendre compte de la situation clairement, de sorte que je me suis rendu auprès de notre aviseur militaire français, le général Henry. Je me suis informé auprès de lui des avantages de l'offensive, et il m'expliqua que c'était une nécessité stratégique. L'agresseur a toujours l'avantage, parce que ses adversaires doivent essayer de fruster ses intentions. Si nous avions attendu, les Bolshévistes auraient attaqué. Ils étaient dans une excellence position stratégique. Ils avaient transporté au sud tout le matériel de guerre qu'ils avaient capturé de l'armée de Denikine. Avec cette immense supériorité matérielle ils étaient dans une position plus favorable pour attaquer et réussir.

"La décision de l'état-major polonais eut pour effet d'empêcher les Bolchévistes d'attaquer, de les empêcher, comme l'expliqua le général Henry, de frapper les premiers. Pour empêcher les combats de se produire en territoire polonais, on a lancé une contre-offensive. C'était une contre-attaque, non une offensive, parce que ce n'était qu'un développement de l'état de guerre qui avait existé deux ans.

"Elle n'a pas réussi", continue Paderewski, "mais, dans ce cas une grande partie de nos efforts pendant la guerre n'ont pas réussi. Ce n'est pas là une preuve que nous avons eu tort. Des moyens devaient être pris pour nous défendre. Notre objet était de détruire ces forces menaçantes, d'enrayer l'invasion et de maintenir le bolchévisme en dehors de la Pologne. Jusqu'à cette époque personne n'avait songé à attaquer la Pologne soit verbalement ou dans les journaux. Mais quand notre contre-offensive s'ouvrit, on la décrivit comme une attaque systématique contre la Russie. C'est inexact, parce que nous étions déjà en état de guerre. La France et l'Angleterre l'étaient avant nous, parce qu'en 1918 nous n'étions pas indépendants; nous étions un territoire occupé.

"La Pologne accepta-t-elle de l'aide des Alliés à cette époque?" a-t-on demandé.

"Non", répondit Paderewski. Les grandes puissances liquidaient leur propre entreprise. Ils avaient envoyé des expéditions à Archangel et à Maurmansk et plus tard à Odessa, avec l'idée de demander aux forces démocratiques en Russie de constituer un gouvernement russe réellement normal."

En Mésopotamie

Londres, 1. — On mande de Mésopotamie que l'insurrection contre l'administration anglaise se répand dans la région de Montefik, à 35 milles au nord de Naseriye sur la rive sud de l'Euphrate.

La situation est critique à Shatt-El-Hai. Il y a eu un mouvement d'hostilité considérable dans le voisinage de Hillah à l'ouest de l'Euphrate et à 70 milles au sud de Bagdad.

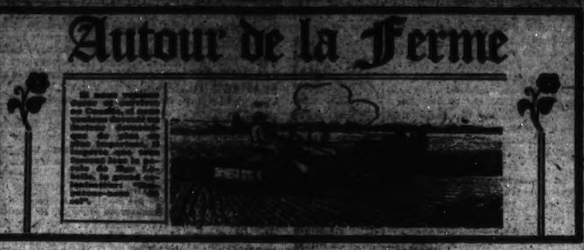
Au nord-est de Bagdad, l'opposition au régime anglaise est très forte. Un groupe d'Arabes est maître de Bakuba et Kurmatin. Des tribus arabes ont occupé la ville de Kifri. A Sheraban, à 40 milles au sud de Khamkin, la garnison a repoussé toutes les attaques des révoltés.

Paroisse française à Toronto

S. G. Mgr McNeil, archevêque de Toronto, a confié à M. l'abbé Rodrigue Lussier le soin de fonder une nouvelle paroisse de langue française, pour les deux cents familles de nos compatriotes disséminée dans l'ouest de la ville de Toronto. On sait que 300 familles de notre idiôme sont déjà groupées autour du clocher du Sacré-Coeur, paroisse si populaire de M. le curé Lamarche, dans l'est de la capitale ontarienne, qui s'étend sur dix-sept milles de longueur, le long du lac Ontario M. l'abbé Lussier ayant dû assumer une dette initiale de $60,000, pour établir cette nouvelle paroisse de sainte Jeanne d'Arc, appelle à son aide tous ses compatriotes canadiens-français du Canada, afin qu'ils l'aident à triompher des difficultés des débuts et à assurer le succès de son entreprise patriotique et religieuse. "Pour la conservation des nôtres de là-bas", écrit-il. On peut lui adresser sa réponse au No 5, Avenue Edna, Toronto, Ontario.

De la précaution?— Faire construire un pan de mur pour soutenir son opinion.

Quels nez sont admis à la Bourse?— Un effet, un échec, et un échange.



La valeur en argent d'une généalogie

Tous les animaux, qu'ils soient purs ou communs, ont une généalogie, aussi appelée "pedigree", mais il y a cette différence entre les deux que l'on n'enrégistre que la généalogie des animaux pur-sang; c'est à eux seulement que l'on donne des certificats. Une généalogie n'est utile que lorsqu'elle établit un fait favorable, ou non, qui vaut la peine d'être connu au sujet d'une bête. On entend souvent dire: "Peu m'importent les papiers, c'est la vache que je veux." Qu'un boucher s'exprime ainsi, il n'y a rien à dire, mais un éleveur ferait preuve d'un bien pauvre jugement en ne tenant pas compte de l'ascendance d'une bête. Du reste la valeur de la généalogie est aujourd'hui beaucoup mieux admise qu'autrefois, et l'on entend souvent dire aussi "c'est une belle bête mais je n'aime pas son *pedigree*"...

Celui qui attache le plus de valeur à la généalogie est aussi celui qui est le mieux renseigné sur sa valeur réelle. Voici par exemple une vache qui s'est fait beaucoup remarquer aux expositions; c'est une bête, d'une conformation tout à fait agréable à l'oeil. L'éleveur étudie sa généalogie et constate que ces ancêtres ne valaient pas grand'chose; il décide immédiatement de la laisser de côté, la considérant comme un produit de hasard. Par contre, voici une vache dont le type n'est peut-être pas irréprochable, mais qui compte parmi les ancêtres quelques-uns des meilleurs sujets de la race. L'éleveur se décide à l'acheter d'après la réputation de ces ancêtres. Dans ce cas, il s'appuie sur la généalogie pour choisir sa vache, mais il n'est pas juste de dire, cemme beaucoup s'imaginent, qu'il a payé un gros chiffre "pour du papier."

Ce n'est pas la généalogie qui fait la valeur de l'animal, mais elle en détermine la valeur en établissant l'historique de ses ancêtres. La vache issue de plusieurs générations de bonnes bêtes laitières a beaucoup plus de chance de mettre au monde de bonnes productrices que celle dont la mère seulement parmi les ancêtres a été bonne laitière. Ce n'est pas à dire que la règle soit immuable. On voit parfois de bons sujets, issus d'ancêtres médiocres, tout comme on voit de pauvres sujets, issus de bons ancêtres. En général on tient de son père, mais la loi des variations exerce aussi une certaine influence. L'étudiant des généalogies consulte ces lois et tire ses propres conclusions.

Lorsque l'on achète une vache pour la production, il faut considérer deux choses: d'abord la valeur de la bête par le lait qu'elle produit; et, deuxièmement, l'effet qu'elle exercera sur l'avenir du troupeau. Un bon juge de vaches laitières peut faire une évaluation assez précise de la quantité de lait qu'une bête peut donner; quant à sa valeur pour la production, il ne peut guère la connaître que par sa généalogie.

Le mérite individuel est certainement une chose très importante et dont on doit tenir compte. Nous connaissons par exemple, d'excellentes bêtes, issues d'ancêtres médiocres et qui sont devenues de merveilleuses vaches de souche. Ce sont des bêtes précieuses, pourvu qu'elles soient bien développées, mais l'éleveur qui aborde un problème de ce genre doit s'armer de patience et déployer beaucoup d'habileté, car il peut y avoir retour à l'ancien type au bout de quelques générations.

De même, on voit des troupeaux presque parfaits à l'exception d'un seul défaut, qui se rencontre dans tous les sujets. Le propriétaire, un vrai éleveur, veut atteindre la perfection; il décide d'acheter un nouveau taureau pour corriger ce défaut. Il choisit un animal non seulement fort dans ce point où le troupeau s'est montré faible jusqu'ici, mais qui appartient également à une famille parfaite sous le rapport. Ce producteur corrigera beaucoup plus sûrement le défaut en question qu'un animal qui peut être fort individuellement mais dont les ancêtres ou une partie des ancêtres sont faibles.

C'est là que la valeur réelle de la généalogie s'affirme. La chose qui importe le plus, ce n'est pas tant de savoir que l'animal est de race pure que de savoir que la famille à laquelle le troupeau appartient est de la meilleure qualité.

M.-H. Hicks,
Régisseur, Agassix, C.B.

C'EST TANT D'OUVRAGE...

Nous reconnaissons que l'industrie laitière s'impose. Nos fermes ne produisent plus autant. La rouille fait un tort considérable. Il faut l'admettre, la culture mixte est le seul moyen pratique pour refaire nos terres.

—Mais c'est tant d'ouvrage!

—Savez-vous que vous vous trompez. Ce n'est pas si malin que cela. Sur un 320 acres, si vous avez 60 à 100 en pâturage, 30 à 40 acres en luzerne, blé d'Inde, patates, etc., etc., vous simplifierez ainsi vos travaux d'automne — vous aurez bien moins grand en blé.

Avec vos grands champs de blé, considérez donc l'embarras que vous vous créez! Tout l'ouvrage vient au même moment. Vous ne pouvez pas suffire à la peine. Il vous faut des employés qui sont si rares et si exigeants que votre revenu s'en va en salaires. Et vous êtes toujours vis-à-vis de rien.

—Aurons-nous suffisamment de revenus, si nous semons moins de blé?

—Cent acres de pâturage relevé et mis en blé ou tout autre grain vous donneront tout autant que vos deux cents acres de terre mal préparée. Votre travail et vos dépenses de battage seront ainsi diminués de moitié.

—Oui, mais l'ouvrage ne finira plus. Nous devrons recommencer de suite à l'automne à préparer l'hivernement de nos animaux, et ce sera un travail sans fin.

—Pouvons-nous espérer faire des fortunes en ne travaillant que six mois par année? Vous ne pourrez plus même vivre convenablement, avec un régime comme celui-là. Le temps de l'écrêmage de nos terres est passé et depuis longtemps, pour plusieurs. Oui, de trop nombreux cultivateurs se sont laissés appauvrir en persistant à faire un travail qui paye si peu, et comme conséquence, les enfants sont partis ou menacent de le faire.

Faites une culture payante et les jeunes, encouragés par vos récoltes, nos ventes d'animaux et de lait, seront trop heureux de vous aider à préparer leurs établissements. Non, Messieurs, la culture mixte ne donne pas plus de travail, mais elle distribue votre ouvrage dans tous les mois de l'année. En réparant vos terres, elle vous donne sur un petit terrain autant que sur un grand. Quand il s'agit de remettre à la terre ce que vos nombreuses récoltes lui ont enlevé, vous ne recourrez plus au guéret d'été, qui coûte si cher! Vous avez vos pâturages qui, loin de vous dépenser votre argent, vous donneront des chèques de $200 à $300 par mois.

La culture mixte, en distribuant le travail de la ferme, vous permet de faire tout votre ouvrage seul; vous êtes débarrassé des engagés, vous cessez de payer de gros salaires. Les enfants s'habituent bien vite au travail d'hiver, et ils aiment davantage la maison paternelle quand ils sentent qu'ils s'y font leur établissement.

N.-C. JUTRAS, ptre.

NOS TERRES POUDRENT...

Eh! oui, nos terres poudrent, et, pourrions-nous ajouter, nos blés rouillent! L'an dernier nous avons eu beaucoup de pluie, nos blés ont rouillé; cette année, c'est l'opposé — année de sécheresse — et nos blés sont rouillés.

Nos terres poudrent et nos blés rouillent. A ce compte combien d'années encore allons-nous pouvoir cultiver du blé et faire un profit. Cette année, ça va, le blé se vend $2.75 le minot. Qu'on prenne du douze minots à l'acre, du dix peut-être, à cause de la rouille, là où nous en attendions du trente, passe encore, ça paye quand même. Mais quand le blé tombera à une piastre, — et ça va venir, — ça ne payera plus. Alors il faudra changer de manière de faire ou abandonner la terre.

Pourquoi n'y pas réfléchir dès maintenant?

Pourquoi le blé rouille-t-il?

Personne ne le sait; c'est un grave problème dont on cherche la solution. Nous ne prétendons pas l'avoir trouvée; mais si nous ignorons pourquoi le blé rouille, nous savons bien pourquoi la terre poudre, et le mal vaut la peine qu'on le soigne dès maintenant.

Le professeur Manley Champlin, du Collège d'Agriculture du Dakota-Sud, a donné une conférence très pratique, au mois de juillet, sur le problème de la terre qui poudre. Sa conclusion, la voici, en substance:

"On a cru, chez nous, dit-il, que le labour d'été était le véritable remède aux mauvaises herbes et un repos suffisant pour la terre; l'expérience prouve que nous nous sommes trompés. Deux grandes raisons militent contre cette façon de faire; c'est maintenant reconnu que le procédé arrive sûrement à épuiser complètement les terres, ensuite il a le grand désavantage de laisser la terre improductive pendant une année.

"Le remède, dit-il, ce sont les cultures sarclées."

Mais, vont dire bon nombre de nos cultivateurs, il radote, ce bon professeur; comment faire des cultures sarclées sur cent soixante acres de terre?

Nous n'entreprenons pas de le défendre, ce n'est guère notre affaire, mais telle est sa conclusion, appuyée, dit-il, sur l'expérience.

A défaut de cultures sarclées, il conseille de semer de la luzerne (alfalfa), *du brome grass ou du trèfle d'odeur.*

Aux cultivateurs de choisir entre les deux remèdes ou de laisser poudrer la terre et d'y perdre souvent leur récolte.

C'est le second remède qui semble le plus pratique, mais à une condition: c'est que nos cultivateurs gardent du troupeau pour tirer parti de leur luzerne, de leur trèfle d'odeur, ou de leur brome grass.

Et la conclusion reste toujours la même, celle que Monsieur le Curé de Letellier a souvent préconisée dans la page agricole de la Liberté: *SANS TROUPEAU, PAS DE CULTURE DE BLE QUI TIENNE.*

Nos cultivateurs devront y venir ou quitter leurs terres. On a écrémé les terres, il faut maintenant songer à utiliser le lait écrémé.

La terre qui poudre et les chardons jaunes qui poussent ont une éloquence qu'on peut trouver désagréable; c'est tout de même éloquent. L'intérêt de nos bonnes familles de cultivateurs, que nous voudrions voir prospères, tout autant que l'intérêt de la cause nationale qui n'est pas du tout étrangère au problème, demandent une prompte action.

On donne une raison à l'encontre; on la croit forte, elle est faible; nous l'examinerons une autre fois.

L'utilité de la réclame dans l'élevage du bétail

Il serait inutile d'insister sur l'utilité de la réclame auprès des éleveurs établis et bien connus, car la plupart de ces éleveurs ne savent que trop que c'est par des annonces judicieuses de bêtes de choix qu'ils ont développé leur industrie. C'est aux petits éleveurs ou débutants que nous nous adressons dans cet article. Nous nous proposons de leur faire connaître ce qu'ils pourraient obtenir en annonçant les bestiaux qu'ils peuvent avoir à vendre. Tous les ans par exemple, à la ferme expérimentale, Ottawa, nous recevons un vrai déluge de lettres nous demandant où l'on peut se procurer de jeunes animaux des différentes catégories de bétail. Il va sans dire que notre ferme ne peut suffire à satisfaire toutes les demandes, soit que tous les animaux de la catégorie demandée soient déjà vendus, soit que nous n'ayons pas suffisamment de bêtes de l'âge et du sexe désirés, ou encore que la race en question ne soit pas représentée dans nos étables. En cherchant à aider nos correspondants à trouver des animaux, nous avons souvent constaté, parfois trop tard, que ces éleveurs avaient, dans leur propre voisinage, les animaux de la catégorie et de l'espèce qu'ils désiraient, mais comme l'éleveur n'annonçait pas ou que l'acheteur lui-même n'avait pas fait connaître ce qu'il désirait, les deux parties manquaient une occasion de faire des affaires dont toutes deux auraient profité.

On voit par ce qui précède que les éleveurs qui désirent acheter ou vendre des bestiaux auraient tout à gagner à faire connaître leurs besoins dans les journaux. Inutile de dépenser beaucoup en réclame. Un petit avis dans la bonne colonne du journal local, dans l'un des journaux d'agriculture reçus dans le district, fera très bien l'affaire. Si le nombre et la qualité des animaux le justifient, on pourrait publier une annonce plus grande avec une illustration.

La réclame rend service également dans la vente des animaux reproducteurs qui ne sont pas en bon état pour être offerts sur le marché régulier. Ceci s'applique aux vieux taureaux laitiers de race pure et de bonne qualité, et que l'on sait encore aptes à la reproduction. Beaucoup de ces taureaux s'en vont à la boucherie tous les ans, tandis qu'ils pourraient fort bien continuer à servir plusieurs années encore pour l'avantage des cultivateurs qui auraient la chance de se les procurer. Une annonce, bien faite, et à propos permettra d'obtenir ce résultat.

Enfin faut-il que la réclame vienne à son heure. Par exemple, c'est généralement vers la fin de l'hiver ou au commencement du printemps que les vaches laitières et les taureaux reproducteurs se vendent le mieux, tandis que c'est vers la fin de l'été et en automne que les moutons trouvent acquéreur. Faites donc paraître vos annonces suivant les exigences de la saison; c'est alors qu'elles coûtent le moins et qu'elles rapportent le plus.

Geo.-W. Muir,
Eleveur.

La tuerie reprend

Belfast, 31. — Neuf personnes sont mortes à la suite des bagarres d'hier. Une dixième a été tuée instantanément, hier soir, et deux autres, qui ont été blessées, sont actuellement mourantes. Depuis mercredi dernier que les troubles sont commencés vingt ont déjà perdu la vie; et deux cents ont été blessés. Des pelotons sont demeurés sur le théâtre des batailles toute la nuit; et on déclarait ce matin que les troupes avaient occupé toutes les casernes de la police de la ville.

On s'attend à de nouveaux troubles pour la journée. Au cours de l'avant-midi, les rebelles ont lancé une pluie de pierres contre les employés de la fonderie Macie, dans le district de Kashmir-Road. Des groupes sont actuellement à se faire sur le chemin Falls, sur la rue King et sur l'avenue Royale, et tout indique qu'ils sont à fomenter quelque nouvelle bagarre.

Jamais dans toute l'histoire de Belfast, y eut-il tant de désastre. La populace s'est battue avec rage, partout dans la ville au cours de la journée d'hier. Aux hommes se mêlaient les femmes. Les jeunes ouvrières empoignaient férocement tous ceux qu'elles rencontraient sur leur passage, hier matin, alors qu'un groupe de rebelles leur fit obstruction au moment où elles se rendaient à leur ouvrage. Les femmes unionistes ont dirigé plus d'une attaque contre les filles nationalistes, sur la rue Cork, tandis que les Nationalistes ont livré combat aux Unionistes dans le district de Falls Road.

Hier soir, la ville a dû se conformer au couvre-feu, et dans maints endroits on chuchotait, disant qu'il était fort possible que la loi martiale soit établie. Les autorités déclarent qu'il n'y a rien d'officiel à ce sujet.

Dublin, 31. — Un régiment de carabiniers écossais est monté à bord d'un train spécial qui doit les conduire à Belfast.

COURS DU GRAIN

Cours fourni par le Comptoir Agricole

MARDI, LE 7 SEPTEMBRE

BLE

No 1 Nord, déchargé	$2.77¾
No 2 Nord, déchargé	$2.74¾
No 3 Nord, déchargé	$2.70¾
No 4 Spécial	$2.55¾
No 5	$2.44¾
Track, Manitoba	$2.75¾
Track, Saskatchewan	$2.73¾
Track, Alberta	$2.71¾
Screenings	14.00

AVOINE

2 C. W.	[illegible]
3 C. W.	[illegible]
Fourrage Extra No 1	[illegible]
Fourrage No 2	[illegible]
Track	[illegible]

ORGE

No 3 C. W.	$1.30½
No 4 C. W.	$1.20½
Rejeté	$1.09½
Fourrage	[illegible]
Track	[illegible]

LIN

No 1 C. W., déchargé	[illegible]
No 2 C. W.	[illegible]
No 3 C. W.	[illegible]
Rejeté	[illegible]
Track	$3.44½

SEIGLE

2 C. W.	$1.97½

"Déchargé" veut dire déchargé à l'élévateur terminus à Fort William et Port Arthur.

La cote pour le grain "tough", "rejeté", "smutty" est pour le grain déchargé.

BETAIL

LUNDI, LE 6 SEPTEMBRE

"Steers"—	
Excellent	11.00—[illegible]
Bons	[illegible]
Moyens	7.00—[illegible]
Ordinaires	5.00—5.75
"Feeders"—	
De choix	8.00—9.00
Bons	6.00—6.75
"Stockers", "Steers" et taures—	
De choix	7.00
"Oxen"—	
De choix	8.00—9.00
Moyens	6.00—7.00
Ordinaires	[illegible]
Bons	[illegible]
"Bulls"—	
Bons	5.75—6.25
Ordinaires	5.00—5.50
Taures: De boucherie—	
Excellentes	9.50—10.50
Bons	7.00—8.00
Veaux—	
De choix	12.00
Bons	7.00—8.00
Cochons—	
Choix	20.00—20.00
Lourds	17.00—17.00
Légers	18.00—19.00
Truies	15.00
Vaches de boucherie—	
De choix	9.00
Bonnes	7.00—8.75
Ordinaires	6.00—6.50
"Canners" et "cutters"	3.50—4.50
Moutons—	
Bons	7.00—8.00
Ordinaires	6.00—6.50
Agneaux	$11.00—12.00
Ordinaires	6.00—6.50

PRODUITS

Prix du gros

Oeufs—	
Frais pondus à l'expéditeur de campagne. Pertes déduites	48½
Beurre—	
Crêmerie. Aux détailleurs	3.59—63
De ferme. Aux cultivateurs	47—

Farine—

Conformément à l'arrêté gouvernemental. Comptant aux marchands de la ville.

Five Roses, Sac de 98 liv	$7.40
Five Roses, 2 sacs de 49 liv	$7.50
Five Roses, 4 sacs de 24 liv	$7.60
Purity Sac de 98 livres	$7.40
Purity, 2 sacs de 49 livres	$7.50
Purity, 4 sacs de 24 livres	$7.60
Royal Household, Sac 98 liv	$7.40
Gruau	4.75—5.00

Légumes

Patates, Le minot	3.00
Betteraves, la livre	.03
Navets, la livre	.03
Carottes, la livre	.04
Concombres la douz	1.00
Oignons du Texas, la livre	.05
Oignons verts la douz	.25
Choux la livre	.03
Fèves du Manitoba la livre	.08
Pois verts la livre	.08

Alimentation

Son la tonne	48.00
Gru la tonne	55.00
Foin—	

(F.O.B. Winnipeg. En wagon)

Feuilleton de La Liberté, No 7

"ALORS, ILS LE RECONNURENT"

PAR

Joseph des Verrières

C'était Gérard, qui pour la première fois, s'enhardissait à prendre la parole. Son intervention provoqua quelques murmures. On lui savait instinctivement mauvais gré, étant nouveau venu au Syndicat, d'avoir un avis — et de le dire — qui ne s'accordait pas avec les secrets désirs d'un grand nombre. Dans un coin, quelques-uns, dont les têtes s'échauffaient, se mirent à discuter violemment entre eux. On essaya de les calmer. Un tumulte s'ensuivit, que Poincet eut beaucoup de peine à apaiser. Finalement, il proposa une transaction: une légère remise faite aux acheteurs, et le reste des bénéfices se diviserait en deux parts, ainsi que l'avait expliqué Daniel. Celui-ci tenta encore de défendre son principe. Mais on était las de plusieurs heures d'immobilité et de réflexion. A peine parvint-il à se faire entendre. Mise aux voix, la proposition du président réunit une forte majorité.

Gérard et Daniel sortirent les derniers, ensemble, se tenant par le bras. Daniel était exténué, et triste d'avoir vu la réalité meurtrir ses désirs. La brise fraîche de ce soir d'automne sembla le ranimer et mit un peu de sang à ses pommettes pâles. Il serra contre lui le bras de son compagnon — de son ami désormais, et dit, de sa voix brisée:

— Ah! Gérard, comme l'oeuvre sera longue!

Mais l'indomptable volonté chassant bientôt l'ombre passagère du découragement, il ajouta:

— Pourtant, nous serons assez forts pour l'accomplir quand même!

CHAPITRE VI

Deux amis

André retourna donc en classe, et ce fut pas sans plaisir. Le seul regret éprouvé, lorsqu'il offrait à son père le concours de son travail d'enfant, c'était à la pensée qu'il serait ainsi séparé de Lucien, son ami. Une année s'ouvrait maintenant devant eux, une année à vivre ensemble, à se rencontrer chaque jour sur les bancs de l'école, à continuer cette intimité douce qui les attachait l'un à l'autre, surtout depuis leur séjour à Serrières. Et puis, peut-être au terme de cette année, un nouveau départ, une nouvelle ascension sur les hauteurs! C'était plus qu'il n'en fallait pour qu'André oubliât bien vite sa petite déception. D'ailleurs, s'il retournait en classe, c'est que le père avait du travail, c'est que la maison devenait plus heureuse, et n'était-ce pas cela qu'il avait désiré surtout?

Il roulait ces pensées dans sa tête, tandis que le matin du lundi 6 octobre, après deux longs mois de vacances, portant sur le dos son cartable, ainsi qu'un soldat son sac, il reprenait le chemin de l'école. La rue du Béguin, vers laquelle il se dirigeait, se cache à l'extrémité de la ville, près de la caserne Lamothe, en un fouillis presque inextricable de ruelles incertaines; elle s'ouvre sur la place St-Louis, dont le marché bruyant ajoute un nouveau pittoresque à ce quartier excentrique. A l'heure où arrivaient les gamins, le marché justement battait son plein et la tradition veut que les rapports ne soient pas toujours pacifiques entre les matrones qui trônent aux étalages volants des baraques et la nuée de diablotins qui s'abat sur la place à cette heure. Entre ces ennemis irréconciliables — tels le lion et le moucheron du bon La Fontaine, — les faits de guerre, le plus souvent, se bornent, d'une part aux farces les plus joyeuses, et d'autre part aux plus retentissantes invectives dont soit fourni le vocabulaire des dames du marché. Il arrive bien parfois que l'épilogue s'en poursuivre au bureau du commissionnaire, chez les parents du coupable ou jusque dans le parloir de l'excellent Fr. Pamphile, qui semonce ses élèves et n'en peut mais. Que l'on n'aille pas s'imaginer pourtant que les gamins de la Guillotière soient tous de jeunes garnements, bons à pendre, ou mûrs pour Brignais (1). André, qui n'était pas un garnement, ne se privait pas, pour sa part, de taquiner les acariâtres mégères; et ses camarades, pour la plupart n'étaient pas plus effrontés que beaucoup d'autres plus propres et mieux habillés. Mais il en est un trop grand nombre, hélas! en un pareil quartier, qu'une naissance trop misérable semble condamner à d'irrémédiables déchéances. L'existence d'une semblable tare, de ce vice d'origine, suffirait à montrer, pour le dire en passant, à quel point le dogme chrétien de la déchéance originelle est conforme aux lois profondes de la vie. Combien de ces enfants grandissaient dans les taudis, pêle-mêle avec les frères et soeurs; combien peut-être n'avaient pas de mère, ou, ce qui est pire des mères négligentes ou indignes! A les entendre s'interpeller les uns les autres, on aurait pu remarquer bien des noms qui trahissaient leur provenance italienne. Et l'on sait que les pauvres hères qui, de là-bas, passent chez nous ne brillent guère. Au-dessous d'une certaine limite de bien-être matériel, il n'est plus possible à l'âme de l'élever, de s'ennoblir. Elle demeure comme atrophiée, recroquevillée sur elle-même. Et c'est ce qui explique encore comment des oeuvres telles que celle de Serrières deviennent, pour bien des enfants, l'occasion, le point de départ d'un immense développement intellectuel et moral elles leur fournissent ce minimum de bien-être, condition de tout progrès.

Tels étaient les camarades que retrouvait André Gérard, après deux mois de séparation et avec la joie exubérante des amitiés d'enfance. Il était parmi eux l'un des aînés, entrant pour la seconde fois en première classe, et se préparant à gravir, au bout de l'année scolaire le deuxième degré du certificat d'études. Par son âge, son entrain, sa vigueur — par toutes ses qualités et même par ses défauts, —il se trouvait désigné d'avance, à l'école comme à la colonie, pour devenir un chef, un entraîneur. Et si l'école est vraiment l'apprentissage de la vie, si c'est vraiment le monde en petit que celui des enfants, futures hommes, n'avaient-ils pas profondément raison ceux qui, comme l'abbé Cleirval, connaissant et aimant l'impétueux gamin, devinaient déjà vers quelles grandes choses le dirigeait la Providence?

A peine entré dans la cour, le premier visage qu'André aperçut fut celui de son cher Lucien. Aussitôt il l'appela de toute la force de sa voix:

— Lucien! Lucien! Bonjour

Ils coururent l'un vers l'autre, et tandis qu'ils échangeaient une cordiale poignée de mains:

—Alors, demanda Lucien, tu reviens donc à l'école?

— Oui dit André mon père travaille maintenant.

— Chic! reprit l'autre, en faisant claquer ses doigts.

André quelques jours auparavant, avait annoncé à Lucien qu'il comptait bientôt avoir une "jlace". La joie de son ami n'en était que plus vive, à le retrouver à présent. Il l'exprimait à sa manière, par ce monosyllable bref qui sert aux écoliers — et à tant d'autres— pour traduire toutes leurs impressions d'étonnement, de plaisir, d'admiration: "Chic!"

— Tiens! s'écria tout à coup André; voilà le Fr. Pamphile!

La longue soutane du bon Frère venait justement d'apparaître au sommet de l'escalier. Il eut un bon sourire en reconnaissant deux d'entre ses élèves pour qui son coeur gardait un prédillection secrète. Et le visage épanoui, il descendit vers eux en leur tendant les mains.

— Bonjour, Frère!

— Bonjour, Lucien; bonjour, André..... Les voilà terminées, ces vacances? ...... Elles n'ont pas été trop longues?... Alors, André, ton père travaille? Tant mieux, n'est-ce pas? Nous allons t'avoir une année encore ......Lucien, tn ne m'as pas donné des nouvelles de ta mère... L'as-tu bien soignée, au moins?

— Ah! pour sûr! répondit l'enfant. Puisqu'elle ne voulait pas croire que les vacances soient déjà finies!

L'entretien dut en rester là, car les gamins entraient en foule et se précipitaient sur le bon Frère pour lui dire leur bonjour bruyant. Ah! sans doute, ils n'étaient pas tous enchantés de retrouver les livres et la classe après deux mois de liberté et d'indépendance absolue. Mais le Fr. Pamphile était adoré de ses élèves même et surtout de ceux qui lui donnaient le plus de mal. Il avait, pour gagner les coeurs une recette facile, qu'il confiait volontiers, à tous, et dont il gardait pourtant le secret: simplement, avec force, et de toute sa tendresse de Lyonnais — car il était Lyonnais, au moins d'adoption, le bon Frère,— il aimait. Il n'aimait pas seulement par devoir — c'est une formule vide de sens, —mais avec son coeur toujours jeune, que n'arrivaient pas à blaser les difficultés, les amertumes de sa tâche ingrate. Il ne manque pas de pédagogues, a dit l'Apôtre, mais il y a peu de pères. Et c'est pourquoi l'excellent religieux demeurait un incomparable éducateur.

Après ce premier jour, tout entier consacré au plaisir de se revoir, la classe reprit bientôt sa physionomie accoutumée. Chaque matin et chaque soir, ils arrivaient de tous côtés, les petits comme les grands; ils emplissaient les salles trop étroites, où c'était, durant des heures, un bourdonnement continu de leçons qui s'apprennent, de chuchotements que se croisent, de pupitres ouverts, de cahiers feuilletés. Tantôt bruyante et tantôt silencieuse, l'école avait parfois des aspects d'usine, et nul ne saurait dire quel travail ardent et fécond s'y dépensait chaque jour, quelles magnifiques choses s'y élaboraient pour l'avenir. Il y a une sainte noblesse au front de l'enfant qui travaille, qui participe à la loi du labeur humain, qui accumule les énergies et enrichit le trésor dont bénéficiera la société tout entière. Mais c'est surtout le soir qu'elle était belle, l'école, et que le Fr. Pamphile aimait à la contempler, à l'heure où les gaz se reflètent dans la buée des vitres froides, où l'atmosphère est douce et chaude, tandis qu'on devine au dehors le froid piquant des soirs d'octobre, et quand les fronts studieux, plissés par l'effort intense, se courbent sous la lumière qui tombe toute blanche, mettant autour de chacun d'eux comme une tremblante auréole.

Elèves de la même classe et de la même division, André Gérard et Lucien, malgré leur vive amitié, n'en étaient pas moins aux prises en une lutte toujours renaissante, où celui-ci, il faut le dire remportait souvent la victoire. Mais c'était le jeudi qu'ils se retrouvaient avec joie pour jouer ensemble, comme à Serrières. André passait chez son ami les heures de la matinée, le soir, ils se rendaient ensemble au "patrone" de Saint-André, et de rêver à l'avance à ces journées charmantes leur donnait parfois des distractions jusqu'au milieu des plus difficiles problèmes, des leçons les plus compliquées.

Un mois environ s'était écoulé depuis la rentrée des classes, quand Lucien, un matin, en arrivant, dit à André:

— Tu sais, j'ai vu M. Cleirval!.....

— M. Cleirval! reprit le gamin. Qu'est-ce qu'il t'a dit?

— Il est monté chez nous, hier, et je lui ai promis que nous irions le voir jeudi prochain ensemble.

— Il faudra demander à la maman et à M.M.. pour le patronage.....

— Ça, c'est facile! Tu viendras chez nous le matin et nous irons là-bas le soir.

— Où est-ce qu'il demeure?

— Attends, il m'a donné l'adresse..... Je ne me rappelle plus..... C'est du côté de Saint-Fons..... Mais on l'a marqué sur le calendrier, contre le mur..... Tu n'oubliras pas: jeudi matin; c'est maman qui m'a bien recommandé de te le dire.

La mère de Lucien habitait l'un des innombrables appartements de la grande rue de la Gouillotière, non loin de l'église Saint-Louis. Toute seule et usée déjà par la maladie, elle élevait ses deux enfants, Lucien et Pauline, celle-ci d'un an plus jeune que son frère. Un douloureux secret pesait sur la naissance des petits: Le père et la mère de Lucien n'avaient pas été mariés. Venue jadis du fond de la Savoie pour entrer en condition dans une maison bourgeoise, ignorante et dépaysée en cette ville inconnue, la pauvre femme avait rencontré un hardi terrassier, aux yeux avides, aux jolies manières. C'est l'histoire banale de toutes ces chutes. Un jour, lasse de servir et de demeurer seule, elle avait accepté de vivre avec cet homme dont elle se croyait aimée, et qui peut-être aussi croyait l'aimer vraiment. Elle n'ignorait pas sans doute qu'au pays les fiancés faisaient consacrer leur union à la mairie, puis à l'église. Elle avait désiré d'abord qu'il en fût de même pour eux. Mais c'était coûteux..... c'était long..... Il faudrait quiter le travail pour un jour..... Il y avait des formalités si compliquées! ..... Ignorante de tout, elle s'était laissé convaincre. Ils avaient eu un fils, et la mère avait cru désormais son foyer affermi et comme consacré par la venue de cet enfant. Quelques mois plus tard, quand elle se trouva pour la seconde fois à la veille d'être mère, le beau terrassier l'abandonnait, avec des paroles d'un ignoble cynisme. Alors elle connut les pires angoisses. La charité de M. Vergier la découvrit juste assez tôt pour la sauver. Revenue à la dure réalité et sachant désormais ce que valait ce monde dont elle était une victime, elle accepta l'existence comme une expiation. Afin de mieux effacer le souvenir de son histoire, elle changea de logis, et, dans la rue de la Guillotière où elle demeurait à présent, les voisins ne la connaissaient que sous le nom de Mme Pradel. C'était son nom de jeune fille. Avec quelques travaux pénibles de couture, et grâce à l'ingénieuse générosité de l'industriel, elle arrivait à subsister en élevant ses enfants. Et les années passèrent, les années qui guérissent et consolent.

Lucien ne savait pas ce secret. Il croyait que son père était mort autrefois, avant qu'il n'ait pu le connaître. Elevé par une mère redevenue ardemment pieuse, il avait le caractère doux et délicat des enfants qui n'ont éprouvé que la tendresse maternelle. Il était comme une fleur rare poussée au gré du hasard au milieu des herbes folles. Frêle et maladif, il contrastait étrangement, tant pour le corps que pour l'âme, avec André son ami. Les farces impudentes les équipées audacieuses n'étaient pas son affaire. On le croyait souvent timide, et c'était le bien mal connaître. Un trésor d'énergie se cachait sous cette apparente faiblesse, mais il avait trop de réserve et trop peu de vigueur physique pour s'imposer par la force de la voix ou du geste. Doué d'une intelligence pénétrante, d'un esprit droit et réfléchi, il était devenu, bien que d'un an plus jeune, comme un grand frère pour André. Et comme il n'existait pas que des contrastes entre leurs natures, et que le fils de Jacque, Gérard avait aussi d'intimes délicatesses, de douces réserves d'affection, rien n'était plus doux ni plus pur que leur enfantine amitié.

André passa donc ce matin de congé dans le calme logis de la rue de la Gouillotière. La mère, sans quitter son ouvrage, s'intéressa pourtant à leurs jeux. Pauline était de la fête, Pauline, la soeur de Lucien, d'un tempérament plus fort que son frère, et qui rendait, à dix ans, de véritables services dans le ménage. Tous les jeux y passèrent, depuis le pigeon-vole, où André, pour avoir cru étourdiment que les boeufs avaient des ailes, dut donner un gage et accepter une pénitence jusqu'à la main-chaude, où la maman consentit un instant à cacher elle-même dans ses genoux la tête du patient. Ce fut une rapide et joyeuse matinée. Et André promit qu'il reviendrait vers une heure pour partir avec Lucien chez leur ami l'abbé Cleirval.

— Tu sais, la maman, dit Jacques Gérard, tandis qu'ils étaient à table, il y a conférence, ce soir, au Syndicat, et je ne rentrerai guère qu'à 9 heures.

Le regard de Jeanne se voila de tristesse; puis, d'un ton résigné, elle demanda:

—Viendras-tu souper avant?

(Suite à la page 3)

L'INVASION FENIENNE DE 1871 AU MANITOBA.

Conférence donnée, le 12 juillet 1920, à Saint-Norbert, devant l'Union Nationale Métisse

Par A.-H. de Trémaudan, avocat, Sainte-Rose-du-Lac.

Monsieur le Président (1)
Monsieur le Curé (2)
Monsieur Neault (3)
Mesdames, Messieurs:—

La province du Manitoba célèbrera, le 15 du présent mois, le cinquantenaire de son admission dans la Confédération canadienne: anniversaire de tout premier ordre qu'il importe et que vous avez raison de ne pas laisser passer inaperçu.

Le Canada est devenu un pays qui a donné, en temps et lieu, des preuves de virilité permettant de prévoir, pour lui, un avenir si glorieux, que les habitants de notre province ont bien le droit d'être fiers de leur titre de citoyens d'une nation établissant, chaque jour, davantage, ses prétentions à l'admiration de l'univers. Or, chacun sait, vous surtout qui m'entendez savez que si le Canada comprend dans ses limites, non seuleemnt la province que nous habitons, mais encore tout l'Ouest caandien, et si les habitants de ces plaines plantureuses sont sur un pied d'égalité avec le reste des habitants du pays, on le doit aux hommes qui, en 1869-70, s'opposèrent de façon à la fois résolue et prudente, aux empiètements insensés d'une bande d'énergumènes venue de l'Est, dont le but n'était pas tant l'union de ce qui forme aujourd'hui les provinces de l'Ouest au Canada d'alors, que l'acquisition par celui-ci, sous forme de simple colonie, de riches domaines dont ils espéraient tirer, dans un avenir très rapproché, des bénéfices inépuisables ne leur profitant qu'à eux-mêmes. Grands Métis des années glorieuses de 1869-70, dont je vois, avec émotion, quelques représentants à cette réunion de famille, permettez-moi de saluer en vous les vrais pères de la province du Manitoba et du grand Nord-Ouest. Grâce à vous, nous sommes des citoyens libres de la confédération canadienne, et non de simples coloniaux. Grâce à vous, nous pouvons nous enorgueillir, tout comme nos frères de l'Est, de nous proclamer hautement, chaque fois que nous sentons le besoin d'affirmer nos titres à l'héritage de nos ancêtres, des Canadiens-français. Et si dans ces milieux où l'on devrait surtout reconnaître la dette que vous possédez à l'affection et à la reconnaissance de vos compatriotes, à quelque race qu'ils appartiennent, on préfère, sur les pages de l'histoire du pays, inscrire les noms de personnages qui n'ont d'autres mérites que d'avoir défié les autorités régulièrement établies, du moins sachez qu'en nos coeurs à nous, vos frères, vous conservez la place logique qui vous appartient, et que notre respect pour votre mémoire sera impérissable.

Le sujet que l'on m'a demandé de traiter aujourd'hui, comme d'ailleurs la plupart des épisodes de cette intéressante et très instructive histoire du mouvement des Métis de 1869-71, est plus ou moins enveloppé d'ombres, qu'une certaine classe, systématiquement ignorante, se plaît à rendre de plus en plus épaisses. Mais elle a beau faire, il n'y a rien qui puisse éternellement cacher la vérité: tôt ou tard, elle sort du puits où l'on voudrait l'enfermer. La vérité sur l'invasion fénienne de 1871, en ce qui concerne les Métis, est assez belle pour qu'en cette occasion solennelle, nous écartions, complètement et sans hésitation, le voile qui voudrait, et pour cause, la dérober à nos regards. Elle est assez belle, pour que ceux des acteurs du bon droit qui, parmi vous, ont eu leur mot à dire dans les événements de l'époque, ne craignent pas de lever le front bien haut, sachant que leurs actes furent irréprochables et qu'ils se conduisirent en bons citoyens canadiens. Il faut bien peu connaître les Métis pour oser affirmer qu'en l'occurrence ils furent déloyaux ou même simplement hésitants: une fois que le Métis a donné sa parole, digne représentant de la race dont il est un produit par ses pères, il la tient envers et contre tout, et préfère se faire tuer que de la violer. Lors de l'invasion fénienne, depuis quelques mois, le Métis était sujet canadien: les Féniens ne pouvaient être pour lui que des ennemis. Il n'hésita pas à se prononcer contre O'Donoghue et ses adeptes, à prendre les armes et à faire ou offrir de faire sa part. Ce furent des Métis qui arrêtèrent O'Donoghue à Pembina, et le remirent, pieds et poings liés, à l'officier Bradley, des douanes canadiennes. Le Gouverneur Archibald eut même soin de noter dans une lettre qu'il écrivit le 25 octobre 1871, au Secrétaire d'Etat: "Autant que j'ai pu m'en assurer, il n'y avait, dans les rangs des envahisseurs, qu'un seul Métis, tandis que la capture d'Odonoghue fut faite par un certain nombre de Métis qui n'ont jamais fléchi dans leur attachement à la Couronne et aux institutions britanniques." (4)

Et pourtant, ce n'étaient pas les raisons qui manquaient aux Métis pour accueillir favorablement O'Donoghue et ses amis, et faire revivre le mouvement de 1869-70! On continuait à traiter leurs chefs en parias. On les traquait comme des bêtes fauves, et, sous l'inspiration et les ordres des loges d'Ontario, on se permettait des voies de fait sur des membres de la nation métisse, hommes, femmes et enfants, dont le simple souvenir devrait être de nature à faire rougir de honte tous autres que des fanatiques sans vergogne. Puisqu'on se refusait à accorder l'armistice maintes fois promis, il eût été facile pour les chefs du mouvement des années précédentes de dénoncer l'Acte du Manitoba, de faire reprendre les armes et de s'emparer, en quelques heures, de ce qui représentait alors tout le pays tant soit peu organisé, c'est-à-dire Winnipeg et les environs immédiats, où les blancs comptaient à peine un dixième de la population totale. Avec les moyens à la disposition d'hommes habitués à parcourir la prairie et en connaissant toutes les facilités de défense, les Métis pouvaient, non seulement défier leurs ennemis pendant des années, mais encore les détruire avant même qu'ils puissent mettre les pieds dans leur pays. Qui ne sait, par exemple, qu'un chef indien, Châtelain du lac des Bois, avait offert à Riel de détruire, dans les rapides de la rivière Winnipeg, jusqu'au dernier membre de la fameuse expédition de paix du non moins fameux défonceur de portes ouvertes, le général Wolseley? Si les Métis avaient consenti à s'unir à O'Donoghue et à ses Féniens en 1871, c'en était fait en quelques jours de la colonie: mais ils étaient devenus sujets canadiens, et malgré les injustices sans nom dont ils étaient abreuvés, ils gardaient leur parole.

Il est évident que, depuis quelque temps, parmi nos compatriotes de langue anglaise, beaucoup s'efforcent d'étudier ces époques troublées à la seule lumière des faits; pour ma part, j'ai eu maintes fois l'occasion de constater que, peu à peu, les préjugés disparaissent pour faire place à un honnête désir de juger les événements et les hommes à leur juste portée. J'ai de nombreuses lettres en ma possession, démontrant ce sentiment louable chez leurs auteurs. A mesure que les années passent, la légende perd de son emprise pour faire place à l'histoire; avec le recul du temps, on conçoit de façon plus nette les mobiles qui ont fait agir les individus; les figures se dégagent des amas contradictoires, les faits ressortent plus clairs de l'accumulation des détails: peu à peu on est forcé d'admettre que les choses ont réellement été tout autres qu'on avait été habitué à les concevoir. Il faut à la fois féliciter et encourager nos compatriotes de langue anglaise bien pensants qui font ainsi preuve de désintéressement et d'esprit de justice. Plus que tous autres ils nous aideront à rétablir les faits et à replacer les personnages dans leurs vraies places.

Quant à ceux que les préjugés aveuglent tellement qu'ils se refusent méthodiquement et avec entêtement à tout éclaircissement et à toute admission, consolons-nous en nous disant qu'ils sont loin de représenter ce qu'il y a de mieux d'intelligence et d'éducation dans le monde en général, et en ce pays-ci en particulier. Ces hommes, dont un de leurs chefs, le fameux N.-C. Wallace, député de West York, osait dire en plein Parlement en 1886: "Il n'y a pas de classe d'hommes en ce pays plus tolérants pour les droits des autres que les Orangistes du Canada" (5) ces hommes, dis-je, continuèrent, au lendemain des événements très courts de l'invasion fénienne, et continuent encore de nos jours, à représenter les Métis d'alors comme des traîtres, comme les fauteurs mêmes de l'invasion ratée. Il convient, en une occasion comme celle-ci, de mettre les points sur les i et de prouver par a plus b que ceux qui représentent les Métis comme n'ayant pas fait leur devoir dénaturent les faits. Je remercie l'Association Nationale Métisse de m'avoir fait l'honneur de me confier le soin de clouer au pilori les calomniateurs qui n'hésitent pas à étouffer le cri de leur conscience en représentant les faits autrement qu'ils ne sont, apparemment pour le simple plaisir de satisfaire leurs basses passions et leur esprit de méchanceté.

Heureusement, il a été conservé, la plupart, si non tous, écrits de la main même de Louis Riel, des documents, quelques-uns inédits, qui prouvent de façon absolument précise que les Métis ne firent rien pour encourager l'invasion fénienne, qu'ils firent tout, au contraire, pour s'y opposer. Ces documents que je vais me permettre de vous lire l'un après l'autre — les Anciens les reconnaîtront sans doute — m'ont été confiés par M. Joseph Riel, qui les conserve avec un soin et un respect scrupuleux bien naturels. C'est donc lui, et non pas moi, que ceux ici présents qui les ignorent, devront remercier pour l'avantage précieux d'en prendre aujourd'hui connaissance. Je vous prie, en même temps, de m'excuser, si la lecture de ces documents et des quelques notes explicatives dont j'ai cru bon de les parsemer prendra un temps assez considérable: je crois pouvoir vous assurer, en tous cas, qu'au point de vue historique, votre patience se trouvera amplement récompensée.

Avant de commencer la lecture des documents que je viens de vous annoncer, il importe, je crois, de mettre, en quelques mots, au courant du sujet dont nous nous occupons, ceux dans cette réunion qui n'ont pas une idée bien nette de ce que fut l'invasion fénienne de 1871. Sans entrer dans de très grands détails qui, à eux seuls, requièreraient facilement une longue conférense, qu'il suffise de savoir que O'Donoghue, qui en était le chef, avait été, dans le gouvernement provisoire, établi sous la présidence de Louis Riel, un esprit brouillon et un fauteur de discordes. En une certaine occasion, même, Riel se vit forcé, au pied du mât du Fort Garry, après en avoir fait descendre un drapeau particulier, lis et trèfle, qu'y avait fait hisser O'Donoghue, et l'avoir fait remplacer par l'Union Jack, de placer un homme très sûr, le vénérable M. André Neault ici présent, avec ordre de tirer sur le premier homme qui prétendrait recommencer l'acte inconsidéré du jeune Irlandais. Les invasions féniennes au Canada étaient une chose assez commune. Il y en avait eu plusieurs dans l'Est. Il était assez naturel que dans les conditions où se trouvaient l'Ouest, cette société fit aussi un effort de ce côté. O'Donoghue était bien l'homme tout désigné pour mener l'entreprise à bien. Si celle-ci ne réussit pas, ce fut précisément parce que les hommes sur qui O'Donoghue comptait surtout, les Métis, lui firent défaut, préférant rester des hommes de parole et défendre le pays à la suprématie duquel ils avaient juré leur allégeance. O'Donoghue eut beau, plus tard, dans une lettre à l'Orateur de la Chambre des Communes, datée de Saint-Paul le 26 février 1875, offrir de prouver que son invasion n'avait été qu'une continuation du mouvement de 1869-70 concertée avec Louis Riel (6), cette prétention est fondamentalement démentie par les documents dont je me propose maintenant de vous donner lecture.

* * *

Le 28 septembre 1871, (prière de remarquer cette date: O'Donoghue ne fut pris que le 5 octobre) à 10 heures du matin, chez Riel, à Saint-Vital, a lieu une assemblée des personnes suivantes: Amb. Lépine, Pierre Léveillé, Elzéar de la Gimodière, J.-B. Ritchot, Pierre Parenteau, Joseph Saint-Germain, André Neault, Baptiste Touron, Baptiste Lépine, Baptiste Beauchemin, Maxime Lépine, Louis Riel. Pierre Parenteau est choisi président de l'assemblée; Bapt. Touron et Louis Riel, secrétaires conjoints.

Le président dit qu'il aimerait que Riel abordât le premier les questions dont nous voulons nous occuper. Sur l'approbation des membres, Riel dit qu'il a plusieurs questions à faire:

1.—Le gouvernement remplit-il suffisamment ses engagements vis-à-vis de nous?

2.—S'il ne l'a pas encore fait, avons-nous raison de croire qu'il les remplira honnêtement par la suite?

3.—Sommes-nous sûrs qu'O'Donoghue vient avec du monde?

4.—S'il vient, que vient-il faire?

5.—En tous cas, quelle conduite devons-nous suivre à son égard et à l'égard du Canada?

A la première question, l'assemblée, après examen des difficultés que le gouvernement fédéral rencontre, répond que le Canada ne remplit pas suffisamment ses devoirs vis-à-vis de nous.

Il ne faut pas oublier qu'il n'y avait alors aucun signe de l'amnistie, la grande question du jour, pas plus que de la distribution des 1,400,000 acres de terrain que le gouvernement fédéral s'était engagé à mettre de côté pour les Métis. Celui-là même qui, le 2 octobre, apporta à Fort Garry la nouvelle officielle de l'invasion fénienne prochaine fut Gilbert McMicken, l'agent des terres du Dominion, qui avait été envoyé à la Rivière Rouge pour, entre autres fonctions, distribuer les scrips aux Métis. Son premier avis public porte la date du 9 octobre 1871. (7)

A la seconde question, la réponse est que s'il fallait juger de l'avenir par le passé, nous n'aurions pas raison de croire que le Canada remplira ses engagements à notre égard; surtout si l'on considère comme le gouvernement louvoie en présence de la pression ontarienne qui nous est contraire.

On sait à quel paroxysme l'exécution de Thomas Scott avait porté les passions en Ontario. Deux des délégués du Gouvernement Provisoire à Ottawa, le Révérend Père Ritchot et A.-H. Scott, avaient été arrêtés, le 11 avril 1870, sur un mandat d'amener qu'avait fait émettre le frère même de Scott qui les accusait d'avoir participé à ce qu'il appelait le "crime". Le Gouvernement Impérial lui-même s'était ému de cet incident et, le 18 avril 1870, le Comte de Granville avait câblé au Gouverneur-Général: "L'arrestation des délégués a-t-elle été autorisée par le Gouvernement Canadien?" A quoi il fut répondu: "Délégués remis en liberté sur l'ordre du magistrat. Procédés pris contre eux abandonnés." Plus tard, le 18 mai, au reçu d'une lettre explicative, Lord Granville jugea bon de câbler l'expression de sa satisfaction en apprenant la mise en liberté des délégués. (8) Le ressentiment ne diminua cependant pas en Ontario, en particulier dans le comté de Middlesex auquel appartenaient Scott et sa famille. A la suite des événements dont nous nous occupons, une récompense de $5,000 devait être offerte par le gouvernement d'Ontario pour l'arrestation de Louis Riel et de ses associés. Dès le 28 septembre 1870, un certain nombre de résidents des paroisses de St. Andrew, St. Peter, St. James, Kildonan et Headingly, près de Winnipeg, avaient pétitionné le Gouverneur Archibald "de prendre ou faire prendre toutes les mesures nécessaires en vue de l'arrestation et du procès des dits individus, et pour qu'ils soient jugés suivant la loi." (9)

(1) Monsieur J.-G. Charette, avocat.
(2) Monsieur l'abbé Gabriel Cloutier, curé de Saint-Norbert.
(3) Monsieur André Neault, président honoraire de l'Association Nationale Métisse et son doyen d'âge, 90 ans. Il fut un des membres du Gouvernement Provisoire de 1869-70, sous la présidence de Louis Riel. Il sera fait mention de lui, à diverses reprises, dans cette conférence.
(4) Sessional Papers 1872, No 26, p. 7.
(5) Commons debates, 1886, p. 103.
(6) Alexander Begg, History of the North West, Vol. II, p. 69. Revd. George Young, D.D., Manitoba Memories, etc., 1868-1884, p. 213.
(7) Begg, Op. Cit. Vol. II, 71 et 87.
(8) A.-G. Morice, "History of the Catholic Church in Western Canada", Vol. II, p. 58.
(9) Sessional Papers, 1871, No 20, p. 48.

On brûle le drapeau français

Paris, 1. — Suivant une dépêche de Zurich à l'"Echo de Paris", les autorités polonaises posséderaient des documents prouvant indiscutablement que les troupes de Silésie furent organisés afin de motiver l'intervention de l'Allemagne dans la Haute-Silésie et dans les territoires de l'ancienne Pologne allemande.

Les dernières informations de Berlin précisent que les incidents de Breslau ont éclaté à l'issue d'une réunion publique pangermaniste au cours de laquelle d'anciens officiers prussiens revenant de la Haute-Silésie ont prononcé des discours violents contre la France et la Pologne. Un cortège se forma: des pancartes portant: "A bas la France et la Pologne" furent sorties et la foule se rendit aux consulats de France et de Pologne où elle se livra aux manifestations connues.

On mande de Berlin que les incidents de Breslau furent violents. Le mât du consulat de France fut brisé, le drapeau fut brûlé et le consulat pillé. La foule rechercha le consul; les officiers français durent quitter l'hôtel où leur vie était en danger. Le consulat de France restera fermé jusqu'à ce que le gouvernement allemand ait fourni des garanties.

En recevant les excuses du gouvernement allemand au sujet des excès de Breslau, l'ambassadeur de France a fait les plus expresses réserves au sujet des réparations exigibles.

Le chargé d'affaires d'Allemagne à Paris est venu dans l'après-midi exprimer au secrétaire du ministère des affaires étrangères les très vifs regrets du gouvernement allemand pour le pillage du consulat de France à Breslau. Il donna en outre l'assurance que les coupables seraient punis et que le gouvernement allemand accordera au gouvernement français toutes les satisfactions possibles.

M. Paléologue fit savoir au comte Wedel qu'un rapport détaillé a été demandé à l'ambassade de France à Berlin et que le gouvernement français l'attend pour faire connaître à l'Allemagne la sanction et les réparations qui lui paraissent nécessaires.

Un Nègre lynché

Oklahoma-City, 1. — Le cadavre de Claude Chandler, un noir, âgé de 19 ans, qui, hier soir, a été sorti de prison par un groupe, "masqué", a été trouvé de bonne heure hier matin, pendant à un arbre près de Council Grove, à environ huit milles de cette ville.

Deux hommes se présentèrent d'abord à la prison et sortirent Chandler. Ils furent ensuite rejoints par un groupe qui les attendaient à quelque distance, en auto.

Chandler a été arrêté samedi au cours d'un coup de main sur une présumée distillerie clandestine "de clair de lune", près d'Arcadia (Oklahoma.) Cette saisie a été suivie d'une bagarre où Stanton Weiss, officier fédéral de la prohibition, le shérif Homer Andrean et Charles Chandler, père de Claude, furent tués. Les deux hommes qui s'emparèrent du prisonnier ont pu pénétrer au cachot sous le couvert d'officiers de la paix et de prisonniers. Une fois entrés, ils braquèrent leur revolver sur les géoliers, et s'emparèrent du nègre Chandler.

Sa Majesté ne veut pas se compromettre

Londres, 1.—Terence MacSwiney, lord-maire de Cork, qui fait la grève de ne pas manger depuis le 12 août dernier, en signe de protestation contre les autorités britanniques qui l'ont interné à la prison de Brixton, va de mal en pis depuis hier soir. Sa condition s'est encore aggravée au cours de la nuit dernière.

Les journaux londoniens du matin déclarent que sa mort n'est plus que question d'heures, que le moribond faiblit rapidement. Une torpeur complète s'est emparée de tous ses membres, et il ne peut plus parler en raison de sa grande faiblesse.

Lord Stamfordham, secrétaire privé de Lloyd George, a répondu à la lettre d'Horatio Bottomley, député, qui demandait instamment le relâchement de MacSwiney, en lui disant que même si le roi favorisait ce relâchement, il serait fait d'après cela sans l'assentiment des ministres, qui, dans la suite démissionneraient. De plus, le pays tout entier accuserait le roi d'avoir amené une crise ministérielle, au moment d'une autre crie, la crise nationale."

MGR GROUARD

SOUVENIRS DE 60 ANS DE MISSION

No 13

Mgr Taschereau, notre ancien professeur, occupait alors le siège archiépiscopal. Il eut la bonté de me recevoir et de me témoigner de la compassion pour mon infirmité. Lui ayant dit que j'allais en France où mes Supérieurs me rappelaient afin de me procurer les soins des médecins. "Vous savez, me répondit-il, que la bonne sainte Anne a guéri plus d'une fois des cas semblables. Allez-y avant de partir!"

Comment ne pas suivre un conseil venant d'un personnage si digne de respect et de confiance? Je fis donc ce pèlerinage qui me rappelait les beaux jours de Saint-Joachim, mais je ne méritais pas sans doute la faveur d'une guérison miraculeuse et je m'en revins sans amélioration sensible.

Je m'embarquai à New-York sur un vaisseau de la Ligne Française Transatlantique qui se rendit à Brest, où je débarquai à la fin d'octobre après une traversée très calme. Ma consigne était de me rendre à notre maison générale à Paris, et il me fallut différer d'aller embrasser ma bonne mère qui demeurait dans un village éloigné du chemin de fer, mais je ne pus me dispenser de faire deux arrêts, l'un pour voir mon jeune frère, l'abbé Alphonse, comme on l'appelait, et l'autre pour saluer ma tante Carmélite, Soeur Anne-Marie. Mon cher frère avait d'abord rempli les fonctions de vicaire dans une paroisse du diocèse du Mans avec un zèle un peu trop dénué de prudence, paraît-il, et un jour, après une visite précipitée à un malade éloigné dans la campagne, il fut pris d'une hémorragie qui mit sa vie en danger. Il se rétablit cependant assez pour reprendre son ministère dans un pensionnat de religieuses. Une rechute l'avait complètement rendu impropre au service et alors une excellente dame, la Comtesse de Guébriant, l'avait accepté comme chapelain. Il se trouvait au château de Kerdaniel, chez cette bonne Comtesse, pas loin de la ville de Saint-Brieux, et c'est là que je m'arrêtai.

Je n'avais pas la soutane, mais un costume plus civil qu'ecclésiastique dont on m'avait revêtu pour passer dans les Etats-Unis; je portais une grande barbe et vraiment je n'étais pas reconnaissable pour quiconque ne m'avait vu depuis 14 ans. Aussi mon pauvre frère ne me reconnut pas quand je me présentai au château de Kerdaniel. Il me prit pour un commis voyageur de librairie qui venait lui offrir des livres à acheter. Mais quand il me vit sans voix, il comprit aussitôt qui j'étais et se jeta dans mes bras. Que l'on ne me demande pas de décrire les douces émotions que nous ressentîmes tous les deux, ni les inquiétudes que nos infirmités nous inspiraient mutuellement. Tout le monde le comprendra sans peine. Mon cher frère me donna les nouvelles de toute la famille, puis me conduisit chez le Comte et la Comtesse de Guébriant, qui furent gracieux et bienveillants au possible. Je visitai le joli château construit d'après le goût moderne et retournai prendre le train pour m'arrêter au Mans, où j'eus le bonheur de revoir ma bonne et sainte tante, Soeur Anne-Marie, au Carmel de cette ville.

Arrivé à Paris, je me fis conduire à notre maison. Notre Supérieur Général, le T. R. Père Fabre, les assistants et les autres Pères me firent l'accueil le plus cordial. Dès le lendemain, on m'envoya chez le Docteur Fauvel, une des célébrités médicales de l'Europe. Le Père Auger, secrétaire du T. R. Père Fabre, m'y conduisit, afin de recueillir des renseignements sur mon état, les chances de guérison, la durée du traitement, etc. Nous dûmes faire antichambre, car de nombreux patients attendaient leur tour, comme au confessionnal. Nous pénétrons enfin dans l'appartement du Docteur. Il m'ausculta, me fit tirer la langue, ouvrir la bouche tant que je pus, y introduisit un petit miroir jusqu'au fond du palais, puis un rayon de lumière électrique frappant ce miroir où se reflétait l'intérieur de la gorge; il découvrit la cause de mon aphonie, qu'il dénomma *congestion passive des cordes vocales*. Et voilà pourquoi j'étais muet! Il me fit quelques prescriptions, me fit acheter un pinceau laryngite, m'indiqua les jours assez espacés où je devais me présenter chez lui et à la demande du Père Auger sur la probabilité de ma guérison et sur la durée du traitement, il répondit qu'il espérait me rendre la parole au bout de six ou sept mois. Je ne sais s'il s'appuyait uniquement sur sa science et la force de ses remèdes, en parlant ainsi, mais tout en ayant confiance dans son habileté je ne négligeai pas de recourir à Dieu et à ses saints. On m'avait promis des prières dans nos missions, je m'étais déjà recommandé à la bonne sainte Anne, lors de mon pèlerinage avant de quitter Québec, j'espérais en faire un à Notre-Dame de Lourdes, si bien que tout considéré, sans diminuer en rien la réputation dont il jouissait, mon docteur aurait pu s'appliquer la réflexion d'Ambroise Paré, après avoir sauvé un malade désespéré: "Je l'ai soigné, Dieu l'a guéri."

Une des choses qui me plurent beaucoup dans les procédés du docteur Fauvel, c'est qu'il me conseilla de prendre de l'exercice, des promenades au grand air, et j'en profitai pour demander la permission d'aller voir ma mère et mes soeurs, permission que l'on m'accorda sans difficulté. Je partis donc pour Bessé-sur-Braye, gros bourg non loin de Saint-Calais, où ma famille demeurait. Si mes lecteurs sont curieux de connaître un peu la situation dans laquelle elle se trouvait, je leur dirai aussi brièvement que possible pour ne pas allonger indéfiniment mon récit, que mon père, après avoir rempli ses devoirs de soldat et de gendarme durant les 25 ans fixés par le gouvernement, avait obtenu une modique pension et, ce qui mettait le comble à ses ambitions, un *bureau de tabac*. On sait qu'en France l'Etat s'est réservé le monopole du tabac, et il nomme à tous les degrés les employés de cette branche de l'administration. Obtenir un *bureau de tabac* passe généralement pour une faveur très appréciable. Cela permettait à mon père d'entretenir sa famille dans une modeste aisance. Après sa mort, les bons services qu'il avait rendus ne furent pas oubliés, car on obtint pour une de ses filles une position presqu'équivalente à celle de buraliste de tabac, la place du *bureau de poste* à Bessé-sur-Braye. C'est ainsi que ma mère avait transporté ses pénates à cet endroit. Ma soeur aînée, Marie, avait pris le voile au couvent du Bon Pasteur, mais elle n'y demeura pas longtemps et rendit sa belle âme à Dieu. Ma soeur cadette, Emilie, ayant la charge de la poste que je viens de mentionner, demanda à ma plus jeune soeur, Adélaïde, de l'assister dans son emploi, car il y avait un grand travail à faire. Elle trouva un bon mari dans un brave jeune homme qui avait été franc-tireur durant la guerre de 1870, et Dieu bénit cette union, car il en sortit trois garçons et quatre filles. Après avoir goûté le bonheur de revoir ma mère et mes soeurs, bonheur dont nous espérions pouvoir jouir encore, je revins à Paris.

Le Docteur Fauvel m'avait fixé un jour par semaine pour me présenter chez lui. Tenant d'une main son petit miroir qu'éclairait un rayon de lumière électrique lorsqu'il me l'avait introduit au fond du palais, il prenait de l'autre le pinceau laryngite, le plongeait dans une solution chimique dont je n'ai pas conservé la formule, puis d'un coup de main sûr et rapide me l'introduisait dans le gosier et badigeonnait les cordes vocales. Cela ne demandait pas de temps et il me renvoyait à la semaine suivante pour une nouvelle séance. Le reste des prescriptions consistait en quelques remèdes fort simples que je prenais à la maison. Ayant la permission de me promener, je n'ai pas besoin de dire que j'en profitais largement.

Le Père Petitot était revenu en France plus d'un mois avant moi, dans le but de faire imprimer un gros dictionnaire comprenant trois dialectes parlés dans le Mackenzie, le *Montagnais*, le *Peau de lièvres* et le *Loucheux* ainsi qu'un vocabulaire esquimau formant un volume à part. Le cher Père, avant d'entreprendre cet énorme travail, avait pris quelque repos dans sa famille et je ne l'avais pas encore vu, quand un beau jour il arrive à Paris. Nous voilà réunis, et comme deux bons compères nous nous entendons pour faire ensemble la visite des églises, des musées et des monuments; rien d'intéressant ne nous échappa, excepté, bien entendu, les théâtres, cafés chantants et autres lieux de plaisir. Nous avions assez de quoi satisfaire notre curiosité et nous instruire sans nous fourvoyer dans ces endroits consacrés à la dissipation et malheureusement trop fréquentés. Nous aimions surtout à visiter le musée du Louvre, où tant de magnifiques tableaux des grands maîtres excitaient notre admiration. En voyant des peintres occupés à copier ces chefs-d'oeuvre, je m'arrêtais à distance respectueuse pour ne pas les effaroucher et je surveillais leurs manières de travailler. Le Père Pétitot savait déjà manier le pinceau et peignait les fleurs à la perfection. Il avait pour cela un talent remarquable aussi bien qu'un goût spécial. Songez donc: à l'âge de douze ans, il avait déjà collectionné et mis en herbiers toutes les fleurs des Alpes!!

L'idée me vint que si je pouvais prendre quelques leçons, je me rendrais peut-être capable de décorer nos pauvres chapelles de l'Athabaska-Mackenzie. Je m'en ouvris à notre Supérieur Général qui voulut bien m'approuver. Il charge le Père Voirin de me conduire chez les Frères de la Doctrine Chrétienne, au Collège de Passy, où ce Père avait fait ses études, et de demander au Frère Supérieur de me permettre de recevoir quelques leçons de dessin et de peinture. On ne pouvait s'adresser mieux. En voyant le Père Voirin, élève distingué et chéri de l'établissement, le cher Frère l'embrasse comme son enfant, s'informe du but de sa visite, agrée la proposition, appelle un de ses professeurs de dessin et l'engage à me donner les leçons que je désirais. J'eus ainsi l'avantage d'apprendre au moins les principes et la pratique élémentaire de l'art, ce qui me permit, une fois revenu dans nos missions, d'embellir plusieurs de nos églises, au moins à la satisfaction des Sauvages.

Je me croirais coupable d'ingratitude si je ne reconnaissais en toute occasion et surtout en livrant mes souvenirs au public, les précieux services que m'ont rendu ces chers Frères. Quant à louer leur zèle, leur dévouement, leur méthode, leurs succès dans l'instruction et l'éducation de la jeunesse, il n'en est pas besoin. Le monde entier a depuis longtemps proclamé le mérite et l'excellence de leur oeuvre et les immenses bienfaits dont la classe populaire leur est redevable. Comment, après cela, peut-il se faire que le gouvernement français eut la honte et l'infamie de les chasser de leurs écoles, aussi bien que les autres religieux et religieuses voués à l'enseignement? Ces crimes abominables, inspirés par la franc-maçonnerie dont le gouvernement subissait honteusement le joug, ne devaient pas rester impunis. Et qui n'a compris que les horreurs de la guerre récente, la dévastation d'une partie de la France, l'hécatombe de millions d'hommes devaient, jusqu'à un certain point, être considérés comme un juste châtiment que la justice divine infligeait à une nation coupable? Et cela, je me hâte d'ajouter, dans des vues infiniment miséricordieuses, non pour la détruire, mais pour la ramener dans la voie que la Providence lui a tracée.

Je reprends mon récit qu'un mouvement d'indignation m'a fait interrompre. Mgr Faraud parcourait alors la France, prêchant partout et recueillant, Dieu merci, d'abondantes aumônes. Le maintien et le progrès de nos missions dépendaient uniquement de la charité catholique. De nouveaux postes, où le prêtre demeurerait en permanence, prévus depuis longtemps, se réalisaient enfin, grâce à l'arrivée de nouveaux missionnaires. Le Père Pascal arrivait en même temps que le Père Ducot. Le Fort Raë, le Fort de Liards, le Fort Norman, le Fond du Lac, la Rivière la Paix, réclamaient des pasteurs à résidence fixe. On ne se fait pas une idée des dépenses énormes que tout cela exigeait; c'est pourquoi Mgr Faraud ne se donnait aucun repos. Vers la fin de novembre, il vint à Paris et je fus heureux de le voir; il voulut venir avec moi chez le Docteur Fauvel et assister à la séance de mon traitement. Comme il devait prêcher en faveur de ses missions dans plusieurs églises, nous eûmes le temps de nous entretenir de nos oeuvres. Je lui parlai de l'école du Lac Athabaska, de la nécessité urgente de cette fondation, entreprise, il est vrai, sans l'avoir consulté, parce que le temps pressait d'agir, mais qu'il approuvait de tout coeur. Je le renseignai sur les démarches que j'avais faites pour obtenir aussi le consentement de la Supérieure Générale des Soeurs Grises qui d'abord avait condamné la conduite de Soeur Lapointe et lui avait donné l'ordre de retourner de suite à la Providence. C'est ce que j'appris en passant à Montréal, et j'en ressentis une si grande peine que je me crus obligé de plaider de mon mieux afin d'obtenir l'annulation de cet ordre. Mgr Taché me conseilla d'aller voir Mgr Bourget et de lui expliquer la situation. Ce saint évêque me dit de lui écrire un mémoire à ce sujet, ce que je fis sans perdre de temps, et nous avions lieu d'espérer que son intervention aurait une heureuse influence sur la Révérende Mère et sa communauté. Et de fait, grâce à lui, l'école de la Nativité n'a pas cessé de vivre et continue de progresser d'une manière consolante.

L'expédition de Mgr Clut dans l'Alaska ne reçut pas, comme je l'ai déjà dit, l'encouragement espéré. Mgr Faraud m'apprit même qu'il avait rappelé le Père Lecorre du Fort Saint-Michel et qu'il l'attendait incessamment. Quelques jours plus tard, nous vîmes en effet le Père Lecorre à Paris. Il avait passé par San Francisco et traversé tous les Etats-Unis pour s'embarquer à New-York. Monseigneur le chargea d'une mission importante, prêcher la sainte croisade et enrôler des missionnaires, ecclésiastiques et Frères convers, surtout dans le diocèse de Vannes, son pays d'origine. L'hiver amena le Comte et la Comtesse de Guébriant à Paris, et mon frère les accompagna. J'eus ainsi le plaisir de le revoir souvent.

Ayant achevé sa besogne à Paris (il ne prêcha que dans trois ou quatre églises) Mgr Faraud se rendit dans d'autres villes de France et de Belgique. Il en revint au printemps pour se préparer au départ. La Congrégation des Oblats lui donna le Père Husson; le Père Lecorre, lui, amenait un saint prêtre et trois séminaristes de Vannes: M. l'abbé Ledoussal et les abbés Leserrec, Dupire et Jolys, avec plusieurs jeunes gens désirant se consacrer au service des missions comme Frères convers et qui ont tous persévéré.

Mgr Faraud se félicitait d'emmener une si nombreuse caravane et j'espérais en faire partie, car la voix me revenait petit à petit; mais d'accord avec notre Supérieur Général il voulut que je restasse une autre année pour compléter ma guérison. Il me donna d'ailleurs un travail important qu'il pensait devoir m'intéresser et me plaire. Il avait traduit en Montagnais les principaux récits de l'Ancien et du Nouveau Testament, ce qu'on appelle une Petite Bible, et il désirait faire imprimer cet ouvrage en caractères syllabiques, à l'usage de nos Sauvages. Or, dans sa tournée de Belgique il avait fait de précieuses connaissances, entr'autres M. Desclée, qui venait de former la Société Saint-Jean l'Evangéliste dans le but d'imprimer des livres liturgiques ou de piété et qui lui avait promis de publier le livre montagnais *gratis*, pourvu qu'il eût quelqu'un connaissant la langue et les caractères et par conséquent capable de composer et de corriger les épreuves. Monseigneur lui dit: "J'ai justement l'homme qu'il vous faut." Alors il avait commandé à une maison de Bruxelles de fondre nos caractères après en avoir donné le modèle. Il m'indiqua la conduite que j'aurais à suivre: aller à Tournay, siège de l'imprimerie Desclée, demander une chambre au Grand Séminaire ou dans une communauté religieuse et me mettre à la besogne. Devant ainsi travailler pour nos missions, je le vis partir sans trop de regret avec ses compagnons.

Le Père Pétitot demeurait également occupé à publier son grand dictionnaire. Il y travaillait avec une ardeur incroyable que je m'efforçais de modérer en lui proposant quelque promenade. Il savait toujours trouver quelqu'endroit intéressant à visiter, le jardin d'acclimatation, par exemple, et le jardin des plantes, où des animaux de nos contrées boréales étaient retenus prisonniers. L'ours noir ou blanc ne paraissaient pas malheureux de leur sort, mais le renne et le castor surtout nous faisaient pitié. Le renne occupait avec des daims et des chamois un parc où il pouvait remuer un peu sans doute, mais qu'était-ce en comparaison des grandes steppes du Nord qui lui permettaient de se livrer à des courses folles et aux caprices d'une liberté sans entraves? Le pauvre castor, lui, excitait plus encore notre compassion. Confiné dans un espace étroit, n'ayant qu'un petit bassin d'eau stagnante avec un arbre solitaire et un chétif abri, ne devait-il pas regretter ces lacs et ces rivières où, avec ses joyeux compagnons, il travaillait de si bon coeur à faire ces chaussées indestructibles et à bâtir ces demeures confortables dans lesquelles il se ménageait une salle de bains, un grenier de provisions, un réfectoire, une chambre à coucher, une issue vers l'eau profonde en cas d'attaque; bref, tous les moyens de passer l'hiver dans une heureuse tranquillité! Et quel profit les hommes tiraient-ils de cette douloureuse captivité? Satisfaire une vaine curiosité et se rappeler tout au plus qu'il y a dans ce monde une race d'animaux dont on vante l'industrie extraordinaire et dont la peau fournit une précieuse fourrure. Nous nous permettions ces remarques et d'autres de ce genre dont je fais grâce au lecteur.

Voici une reminiscence qui lui plaira peut-être davantage. Un beau matin, un étranger, Canadien, prêtre, Oblat, arriva à notre maison. Qui était-ce? Je vous le donnerais en cent, en mille, à deviner que probablement vous jetteriez votre langue aux chiens. Je vais donc vous le faire connaître sans plus de retard. C'était, ni plus ni moins, le Rév. Père Dandurand en personne! Oui, ce vénérable vieillard dont le 100e anniversaire fut célébré si solennellement à Saint-Boniface l'an passé, était venu à Paris. Quelques affaires dont je n'ai pas à me mêler l'y avaient amené, mais il désirait profiter de l'occasion pour visiter les principaux monuments de la Ville Lumière; et savez-vous qui lui fut donné pour guide? Nos autres Pères avaient leurs occupations et j'étais seul disponible, de sorte que l'on me fit le grand plaisir de me charger de lui faire les honneurs de la capitale! Et je puis me vanter d'avoir rempli cette commission. Où ne l'ai-je pas mené? La sainte chapelle, Notre-Dame et son trésor si riche en ornements et en vases sacrés, la Madeleine et les autres églises, le Louvre et ses galeries de tableaux, etc., etc. Il doit s'en souvenir encore. Mais ayant eu l'honneur d'assister aux fêtes de son centenaire et étant invité à dire quelques mots après d'autres plus autorisés que moi à le complimenter à cette occasion, la pensée m'est venue de lui rappeler la bonne volonté que j'avais mise à le promener dans Paris et à satisfaire sa curiosité. Et j'ajoutai: "Il est probable que vous arriverez au ciel avant moi. J'espère donc que lorsque mon tour viendra d'y entrer, vous aurez la bonté de me rendre la pareille et de me conduire aux plus beaux endroits du Paradis." Je ne savais quel meilleur souhait exprimer. En tout cas, un si beau souvenir mérite d'être mentionné. Le Père Dandurand, ayant terminé ses affaires, s'en retourna en Canada. Quand j'eus le plaisir de le revoir il était curé de Sainte-Marie de Winnipeg.

Un événement de plus grande importance nous fit sortir de Paris, le Père Pétitot et moi, et nous attira dans la capitale de la Lorraine. Nous reçûmes un jour la nouvelle qu'un Congrès des Américanistes devait se tenir prochainement à Nancy. Cela mit la puce à l'oreille du Père. Qu'allait-il se passer là? N'avions-nous pas le droit, lui surtout, de nous intéresser et peut-être de prendre part aux discussions qu'on soulèverait dans ce Congrès? Nos supérieurs, consultés, nous conseillèrent de nous y rendre, et nous voilà partis. Nous avions alors un noviciat florissant à Nancy, et nous y fûmes reçus à bras ouverts. Le Congrès se réunit dans une vaste salle du palais ducal. De nombreux savants des différentes parties du monde y prirent place. On ne tarda pas à voir ce qui se tramait dans les cerveaux de ceux qui l'avaient organisé. Dès la première séance, le président, M. de Rosny, revêtu d'un habit orné de palmes académiques, fit un pompeux discours dans lequel il déclarait avec une autorité irréfragable que la science avait enfin chassé les ténèbres épaisses qui obscurcissaient la question de l'origine des Américains. Lui, docteur infaillible, prononçait hardiment qu'on devait bannir la notion de l'unité de la race humaine. Les Américains ne descendaient pas d'Adam, comme on avait eu jusqu'alors la simplicité de croire. Ils avaient tout bonnement poussé comme des champignons! (S'il n'employait pas ce mot peut-être compromettant, il se servait d'un autre plus scientifique, mais contenant à peu près la même idée: il disait que les Américains étaient *autochtones*.) Voilà le nouveau dogme que la libre-pensée voulait imposer à la croyance du monde entier! Il y eut un certain émoi dans la salle, car la ville de Nancy est une des plus catholiques de France. Nous étions stupéfaits de l'impudence de cet orateur. Le Père Pétitot n'hésite pas; il se lève, il demande la parole, il déclare qu'il n'est pas prêt à entrer en lice contre le président, car il ne savait trop sur quoi la discussion allait tomber. Il proteste contre les assertions avancées sans la moindre preuve, mais il prie qu'on lui permette de se préparer un peu pour la séance suivante. M. de Rosny et ses confrères sourirent peut-être de pitié en voyant un pauvre prêtre se présenter en adversaire de leur doctrine. Mais ils avaient trouvé à qui parler.

Nous retournâmes au noviciat et le Père Pétitot ayant demandé une provision d'encre et de papier et trois ou quatre secrétaires, se mit à l'ouvrage. Il y passa une partie de la nuit. Le lendemain, la salle du palais ducal était bondée de monde, car le bruit avait couru dans la ville qu'un missionnaire Oblat récemment arrivé d'Amérique, après avoir vécu longtemps avec les Sauvages, devait donner la riposte à M. de Rosny. Un bon chanoine qui siégeait à une place d'honneur sur l'estrade, n'avait rien entendu du fameux discours du président parce qu'il était sourd. Mais on lui avait tout expliqué, et l'attaque contre la foi et la défense promise par le Père. Ainsi renseigné, ce bon chanoine avait fureté dans ses livres, ramassé des notes, et transcrit ce qu'il avait trouvé sur la question. Quand le Père Pétitot parut sur l'estrade où on l'avait invité à monter, le chanoine vint à sa rencontre avec ses papiers à la main et les lui offrit en disant d'une voix assez forte, car il était sourd: "Mon Père, ce sont des misérables! Ils attaquent la Bible et la religion catholique! Il faut leur répondre et je vous apporte les notes que j'ai prises." Le Père lui dit: "Soyez sans crainte, Monsieur le Chanoine, j'ai de quoi réfuter leurs erreurs. Je vous remercie tout de même de votre peine." Il avait en effet tout un arsenal d'arguments topiques, car il était à cheval sur cette question, et ce qui augmentait l'intérêt de la foule, ces arguments avaient été vécus pour ainsi dire, le Père ayant passé douze ans chez les Sauvages de l'Amérique, ayant appris leur langue, ayant parcouru le continent américain jusqu'à la mer glaciale, ayant pénétré jusque dans l'Alaska, ayant fréquenté les peuplades les plus septentrionales, les Esquimaux, proches voisins du Pôle Nord; leurs relations avec les *Tchoutchis*, de l'autre côté du détroit de Behring, prouvant non seulement la possibilité mais la facilité de passer d'Asie en Amérique; et tout cela exposé avec un art et une phrase impeccables.

Le prestige des chutes Niagara

Halifax, N.-E., 1.—William Barbrick, de Schubenacadie, N.-E., fermier, déterminé à faire la chute Niagara dans un baril qu'il a construit lui-même, est venu à Halifax hier. Il avait demandé aux autorités par lettre, la permission de faire ce saut. Il est à peu près certain de l'obtenir "Je sais que les chutes du Niagara sont dangereuses, dit-il mais pas assez pour me faire reculer. Je saurai bien les trouver navigables. M. Bobby Leach a déclaré que personne ne pouvait les sauter sans mourir, je lui prouverai le contraire. Il devait les sauter le 28 août dernier, mais il ne l'a pas fait."

Quotidiennement, il reçoit des centaines de lettres l'enjoignant de ne pas donner libre cours à son projet téméraire. Une vient d'un ministre protestant, et lui dit que l'aventure serait tout simplement tenter Dieu.

Les loteries étrangères

Ottawa, 2.—Malgré la surveillance exercée par le département des Postes, les loteries réussissent encore à faire pénétrer des circulaires par la poste, surtout les loteries étrangères.

Le département met le public en garde contre ces circulaires. Toutes les loteries, sauf les petites loteries organisées dans un but charitable, sont illégales en Canada et les envois d'argent aux agents de ces loteries sont défendus.

Héroïsme d'enfant de 12 ans

Loretteville, 3. — Samedi après-midi, un enfant de M. Alfred Boivin, marchand de chaussures de la rue St-Jean, à Québec, et qui passe la belle saison à Loretteville, a failli se noyer près du pont Bastien. Le jeune Boivin, âgé de dix ans, était à se baigner avec des compagnons, quand s'étant aventuré trop loin, il fut entraîné par le courant, très fort en cet endroit. Il disparaissait sous l'onde pour la troisième fois et allait infailliblement se noyer, lorsque le jeune Laval Guay, qui n'a que douze ans, fils de M. Pierre-Edgar Guay, de la Douane de Québec, n'écoutant que son courage, en dépit de ses compagnons affolés qui voulaient le retenir, se porta à son secours. Le jeune Guay plongea et réussit à saisir l'enfant par un bras. Avec un sang-froid admirable, bien que la victime l'eut fortement pris par le cou, le jeune Guay réussit, après un rude travail, à se dégager, à le glisser sur son dos et à le ramener ainsi, à la nage, vers la rive. Mme Jos.-S. Blais et Mlle Dombrowski, témoins de l'accident, pratiquèrent immédiatement et avec succès la respiration artificielle et l'enfant put retourner chez ses parents après avoir vu la mort de bien près.

[illegible]

Tarif: 2 sous par mot. Minimum: 50 sous par insertion. Le paiement doit toujours accompagner la copie de l'annonce.

Les personnes désirant faire un voyage au Canada, aux Etats-Unis ou en Europe ou tout autre pays, [illegible] M. [illegible], agent de voyages, [illegible] avenue Provencher, Saint-Boniface, qui leur donnera tous les renseignements [illegible].

A VENDRE plusieurs [illegible] S'adresser à J. A. [illegible]

ON DEMANDE des [illegible] d'expérience dans les fourrures. S'adresser [illegible] avenue du Portage, Winnipeg.

ON DEMANDE une institutrice bilingue pour l'école séparée de Rainy River, Ontario. Bon salaire. S'adresser à l'abbé L. [illegible], curé.

ON DEMANDE une institutrice qualifiée pour le district scolaire Lévis, No 1[illegible]. Arrondissement absolument canadien-français. Bon salaire et école moderne avec commodités. S'adresser à [illegible], secrétaire-trésorier, [illegible], Man.

BONNE POSITION pour comptable expérimenté connaissant le français et l'anglais. [illegible]

A VENDRE un grand pupitre en chêne. S'adresser à 79 rue Victoria, Saint-Boniface, Man.

[illegible] FONTAINE autrefois de Ste-Agathe est de retour de Montréal pour jusqu'au premier d'octobre.

N'OUBLIEZ PAS—Fontaine & Boulanger sont les seuls électriciens de langue française dans l'Ouest. Leurs prix sont plus bas que ceux de leurs confrères anglais. Spécialité de travail en campagne. Estimations fournies gratuitement. Téléphonez aujourd'hui N. 1425 [illegible] Ave Provencher, St. Boniface

BONNE FERME à vendre, à 4 milles de St-Pierre, demi-section, 25 acres en culture, 90 acres prête à casser, 160 acres en bon foin, 40 acres en bois de corde, terre toute clôturée, maison, grande étable, bonne eau en abondance, école et fromagerie à moins d'un mille. Seulement $25 l'acre. $2000 comptant, balance facile. S'adresser à C. Buffet 201, Edifice Somerset.

BONNE FERME à vendre 35 milles de Winnipeg, 2 milles de la station, 160 acres, clôturée, très bonnes bâtisses. Seulement $3200 avec $600 comptant, balance facile. S'adresser à C. Buffet, 201, Edifice Somerset.

BONNE FERME à vendre, 9 milles de Winnipeg, sur grand chemin, 240 acres, moitié en culture, très bonnes bâtisses, bois, eau et foin en abondance, récolte de première classe chaque année. $75 l'acre. Roulant à vendre si désiré. S'adresser à C. Buffet, 201, Somerset Edifice.

BONNES FERMES à vendre dans le district de Lorette, Dufresne, Ste-Anne, Wauchope, et autres centres canadiens-français. 160 acres et plus. Prix $30 à $60 l'acre. S'adresser à C. Buffet, 201, Edifice Somerset.

FERMIERS désirant vendre sont priés de s'adresser à C. Buffet, 201 Edifice Somerset, Winnipeg.

HOTELS—Maison de Pension, Fonds de commerce à vendre; bonnes occasions. S'adresser à C. Buffet, 201, Edifice Somerset.

TERRAIN de jardinage et laiteries à vendre près de Winnipeg., S'adresser à C. Buffet, 201, Edifice Somerset.

BONNES maisons à vendre à St Boniface, Norwood, St-Vital—Winnipeg. Si vous voulez venir à St-Boniface et donner à vos enfants l'avantage d'une bonne éducation, rappelez-vous l'excellence des Institutions de cette ville: Ecoles, couvents et collège. J'ai quelques résidences à vendre à proximité. S'adresser à C. Buffet, 201, Edifice Somerset. Phone A-6565.

A VENDRE à Norwood. Trèsbon commerce d'épiceries et bloc d'appartements, revenu $600 par mois. Une bonne occasion pour un couple actif. Propriétaire se retire et vendra bon marché avec un paiement comptant de $10,000.00. S'adresser à C. Buffet, 201 Edifice Somerset.

A VENDRE à St-Boniface, bon magasin avec petite maison très bon emplacement pour boucherie et épicerie $3300; moitié comptant pour un jeune [illegible]. Bonne occasion pour un jeune couple. S'adresser à C. Buffet 201, Edifice Somerset.

A VENDRE à St. Boniface, bon hotel avec magasin d'épicerie et salle de billard. Revenu au-dessus de $6000 par an; peut être doublé. Une véritable occasion pour un ménage actif disposant d'environ $10,000.00. S'adresser à C. Buffet, 201, Edifice Somerset .

A VENDRE bonnes résidences modernes avec jardin d'un acre ou plus, et dépendances, poulailler, écurie ou garage, St-Vital, St-Norbert, Ste-Anne, Somerset, La Salle. Très bonnes écoles et couvents. Prix modéré et termes raisonnables. S'adresser à C. Buffet, 201, Edifice Somerset.

A VENDRE au village de St-Claude: petit hôtel, boucherie, salle de billard. Un boulanger peut aussi s'installer. Prix modéré et termes faciles. S'adresser à C. Buffet, 201, Edifice Somerset.

BONNES MAISONS à vendre à St-Boniface, Norwood, $1400 jusqu'à $12,-000. Termes faciles. S'adresser à C. Buffet. Cultivateurs désirant se retirer sont invités tout spécialement.

BONNE MAISON de Pension à vendre dans la Paroisse du Sacré-Coeur. 22 chambres meublées, très bon rapport. $14,000 avec $4000 comptant. S'adresser à C. Buffet, 201, Edifice Somerset.

ON DEMANDE chez Jacob & Crowley, 701, Builders' Exchange, Avenue Portage, couturiers experts pour machines à main ou mues par moteurs. Emploi permanent à de bons ouvriers.

CHAMBRE A LOUER—S'adresser à 100, Notre-Dame, Saint-Boniface, Man.

JEUNE FILLE désire une position comme bonne, dans une famille respectable. S'adresser à Casier Postal 3151, La Liberté.

A LOUER—Trois chambres pour messieurs. S'adresser à Mme Guilbert, 90, rue Notre-Dame, Saint-Boniface.

ON DEMANDE—Jeune homme de 16 à 18 ans pour position de commençant dans une banque à la campagne. Avancement rapide. S'adresser Casier Postal 3151, La Liberté.

AUTOUR DE CHEZ NOUS

Baptêmes

Le 4 septembre. — Marie-Alice, fille de Joseph-Albert Pelletier et de Marie-Anna Pelletier.

Le 5 septembre. — Suzanne-Marie-Thérèse, fille de Robert Gens et de Suzanne Pincemin.

Le 5 septembre. — Marguerite-Adrienne-Blanche, fille de Marius Musso et de Jeanne Spinelli.

Le 5 septembre. — Marie-Armanda-Verney, fille de Willie Vermette et de Mathilda Marchand.

Le 5 septembre. — Joseph-Alphonse-Adélard, fils de Adélard Savoie et d'Inga Johannesson.

* * *

Sépultures

Le 1 septembre. — Lucille-Delphine Gay, fille d'Adrien Gay, décédée à l'âge de 6 mois.

Le 2 septembre. — Géraldine-Agnès Rowan, fille de James R. Rowan, décédée à l'âge de 3 ans.

Mme Raoul Lavoie, de L'Islet, Québec, est en promenade chez sa fille, Mme Noël Bernier.

* * *

Mgr Lefèvre et M. l'abbé Biron, de Sherbrooke, Québec, étaient de passage à l'archevêché, la semaine dernière.

* * *

M. Paul Lavoie, trésorier de l'Union Canadienne, est parti depuis une huitaine pour un voyage d'un mois dans la province de Québec.

* * *

Plusieurs membres du Club de Tennis de Saint-Boniface prennent part au concours pour la coupe du Northwest Review, dont le tournoi annuel a lieu au terrain du Columbus Tennis Club. Tout nous porte à croire que pour une première fois la coupe traversera à Saint-Boniface.

* * *

MM. W. Raymond, Antonio Labelle, Henri Lacerte, Arthur Prendergast et Jean-Charles D'Auteuil sont revenus d'une excursion en automobile à Ste-Rose du Lac.

* * *

N'oubliez pas qu'en accordant votre clientèle à M. Joseph Hélie, épicier et restaurateur, vous économiserez tout particulièrement en achetant les spéciaux pour la fin de la semaine et que vous contribuerez en même temps au "Sou du pauvre", un pour cent des ventes totales allant au soutien des pauvres et des orphelins.

* * *

Mme docteur Lachance est revenue d'un voyage de quelques semaines dans la province de Québec. Le docteur Lachance, actuellement en France, sera de retour au début d'octobre.

* * *

Le comité en charge de l'érection d'un monument à la gloire des soldats français tombés au champ d'honneur, vient de recevoir le superbe bronze "Le poilu victorieux" qui couronnera le beau piédestal désigné par M. Legrand L'inauguration de ce monument n'aura pas lieu aussi tôt qu'on l'escomptait parce qu'il faut ajouter de nouveaux noms de héros tombés pour la France.

* * *

Le pique-nique des Forestiers Catholiques a obtenu hier un franc succès en dépit de l'absence de beaucoup de gens qui ont profité de ce congé pour aller à la campagne. Un excellent programme musical fut fourni par la fanfare que dirige avec tant de talent M. Nicolas Pirotton. La recette est de plus de mille piastres. On sait qu'elle ira au fonds des nouvelles orgues de la cathédrale.

* * *

Vendredi soir prochain, à l'hôtel de ville de Saint-Boniface il y aura une assemblée générale de tous ceux qui, étant de langue française, ont pris part à la dernière guerre. Cette assemblée se tient sous les auspices des Anciens Combattants.

On est prié d'y assister sans faute. Des questions importantes y seront débattues.



M. Georges Dorval, organiste à la cathédrale de St-Boniface, qui accompagnera M. Hélie dans sa tournée de concerts. M. Dorval est un des plus brillants organistes du Canada.

CONCERTS HELIE.

M. Hélie commencera sa tournée de concerts à *Letellier*, dimanche, le 12 septembre. Il sera accompagné des artistes suivants; M. G. Dorval, pianiste, M. Cyrille Wynant, violoniste, et Mlle A. Patenaude, qui ajoutera un cachet tout spécial au programme. Mlle Patenaude possède une voix souple et agréable.

Quel est le comble. — De la rapacité?— Dépouiller son courrier.

AUBIGNY ....

Les directeurs du Cercle Paroissial de Saint-Antoine ont résolu de donner une soirée récréative au profit de l'église. La petite fête aura lieu le 12 septembre, dimanche, à 8 heures du soir.

Ils invitent tous les amis des paroisses environnantes à prendre part à cette récréation.

Il y aura déclamations, chansons comiques, amusements divers et un goûter après une vente de paniers.

L'entrée est gratuite.

Le Cercle Paroissial.